

Mon histoire

A l'aube de ma vie



Ana Delcourt

LifeBook

Sommaire

- Chapitre 1 : Sous les Neiges de Février
- Chapitre 2 : Souvenirs en Technicolor
- Chapitre 3 : Une enfance libre
- Chapitre 4 : Liens du cœur, échos d'enfance
- Chapitre 5 : Un univers secret
- Chapitre 6 : Quand la Lavande Éveille les Lettres
- Chapitre 7 : Le passage des songes
- Chapitre 8 : Le poids léger de l'aventure
- Chapitre 9 : Les Émois Silencieux et les Amitiés Courageuses
- Chapitre 10 : Affirmation insoumise
- Chapitre 11 : L'Éveil contrasté
- Chapitre 12 : Horizons d'Encre et de Voyage
- Chapitre 13 : L'Audace de l'Envol
- Chapitre 14 : Premières Illuminations
- Chapitre 15 : L'Éveil de Montréal
- Chapitre 16 : Échos d'un Cœur Apaisé

- Chapitre 17 : Les Fils Invisibles de l'Amitié
- Chapitre 18 : Un Pont de Mots
- Chapitre 19 : Le Chant du Corps
- Chapitre 20 : L'Éveil au Fil des Mots
- Chapitre 21 : Une enfance libre
- Chapitre 22 : Un espace de souvenirs et de renouveau
- Chapitre 23 : Les Vagues de la Métamorphose
- Chapitre 24 : Renaissance à l'Orée du Bois
- Chapitre 25 : Traversées
- Chapitre 26 : Le Souffle de la Cohérence
- Chapitre 27 : L'Affranchissement des Cœurs
- Chapitre 28 : L'Étoffe des Amitiés
- Chapitre 29 : Au cheminement des passions
- Chapitre 30 : Résonances
- Chapitre 31 : L'âge de la clarté
- Chapitre 32 : L'audace de rêver
- Chapitre 33 : L'Héritage de l'Écoute
- Chapitre 34 : Vers la Lumière Intérieure
- Chapitre 35 : Vers l'horizon du possible

Chapitre 1 — Sous les Neiges de Février

Je me souviens toujours des récits que l'on me faisait de ce jour où j'ai vu le jour pour la première fois. Il y avait, dehors, une tempête de neige qui enveloppait Lille d'un épais manteau blanc. Ma naissance était teintée de ce climat rigoureux. Ma mère, Françoise, faillit accoucher dans l'ascenseur alors que les gros flocons tombaient sans relâche. Je suis venue au monde le 3 février 1975, et ce jour, pour ma famille, fut comme un cocon au milieu du grand froid.

Mes parents, Françoise et Michel, avaient récemment acquis leur premier appartement, une résidence modeste mais réchauffée par notre vie en construction. L'époque était marquée par l'enthousiasme de ces commencements, mais aussi par l'incertitude du chemin à venir. L'appartement à peine décoré abritait déjà bien des rêves. Mon père, Michel, venait de décrocher un emploi stable en tant qu'ingénieur dans les télécommunications et ma mère avait pris la décision de quitter son métier d'institutrice pour se consacrer à moi. Il y avait en elles cette douce détermination de bâtir un foyer où l'amour primerait les doutes.

Françoise était une âme tendre et résolue, sa présence enveloppante gravée de mille attentions. Les romans traînaient partout chez nous. Elle leur vouait un amour sans bornes et me donna très tôt le goût des mots. Les après-midis étaient souvent bercés par le flot de ses lectures ou par les effluves appétissantes venant de la cuisine. Sa manière à elle de transformer la quotidienneté en merveilleux, de créer un cocon de chaleur dans notre foyer encore neuf. Elle m'enseignait à être libre, à ne jamais craindre l'expression de soi.

À ses côtés, Michel, mon père, contribuait à élargir mon horizon du haut de son humour léger et de son reculé naturel. Il savait créer des éclats de rire au moment le moins attendu et m'inculqua le goût du bricolage et du vélo, dissimulant derrière sa réserve l'art de ne jamais baisser les bras. Il connaissait le secret des défis à relever pour renforcer le courage de chacune de mes étapes de vie.

Ainsi se dessinait l'univers que m'offraient mes parents, enrichi des traditions du Nord. Les gaufres maison insufflaient de la douceur aux histoires partagées tandis que les dimanches se déroulaient dans la convivialité rassurante des réunions familiales autour d'une table généreuse. La Saint-Nicolas célébrait, chaque décembre, notre attachement aux coutumes

réconfortantes, insufflant à mes premières années ce fort sens de solidarité, héritage précis et indélébile.

Aujourd'hui, alors que cette auteure introspective plonge son regard en arrière, je ressens un doux sentiment d'ancrage à l'évocation de mon histoire de naissance. Comme une racine bien plantée profondément dans l'histoire familiale. C'est une histoire simple, mais dont les échos continuent d'entrelacer les fils invisibles de mon existence. Elle est une fondation solide, me rappelant toujours avec humilité, d'où je viens.

Chapitre 2 — Souvenirs en Technicolor

Il est des jours doux et vibrants que la mémoire choisit de préserver dans une luminosité parfaite, comme si le temps avait détourné les pinceaux d'un peintre pour les fixer à jamais. L'un de mes tout premiers souvenirs porte les couleurs éclatantes d'un après-midi d'été. Je vois encore ce jardin modeste que le soleil transfigurait en royaume et moi, sa jeune souveraine, délicatement installée dans une petite piscine bleue. Le bonheur de cette époque s'incarnait dans la chaleur du soleil sur ma peau, comme un manteau de caresses invisibles, accompagné des éclats de rire cristallins de ma mère, Françoise, flottant dans l'air comme une mélodie personnelle.

Ce cadre protecteur a été la toile de fond de mon enfance, teintée de la complicité inaltérable avec ma mère. Elle était le pilier de mon univers, sa voix familière un refuge sûr. Chaque soir, aussi invariablement que le rythme d'une horloge, elle s'asseyait près de mon lit à barreaux pour transformer ce mobilier ordinaire en centre du monde, par la magie des histoires qu'elle partageait. Lorsque la lumière s'éteignait, seule demeurait la présence intangible mais réconfortante de sa

main silencieuse tenant encore la mienne, me guidant avec douceur vers le sommeil.

Au matin, c'était le tic-tac sage d'une grosse horloge de salon qui régulait nos heures, imprégnant notre quotidien de son tempo rassurant. La vie se déroulait sous le parfum léger et poudré du savon Cadum, tandis que ma poupée Corinne, témoin silencieux de tant d'aventures imaginaires, veillait patiemment du haut d'une étagère sur les secrets de mon enfance.

Prendre conscience du dock sûr que représentait ma maison m'a offert la curiosité nécessaire pour vouloir explorer le monde. Mes parents faisaient jaillir cette sécurité, symbolisée par le calme discret mais constant de mon père, Michel. Rassurant par son silence, sa présence ressemblait à celle d'une figure tutélaire, sans un mot de trop mais toujours là, tel un phare discret et fiable quand la houle se promenait.

Ce sentiment de protection ne pouvait pourtant écarter les initiatives enfantines parfois désastreuses. L'inspiration m'ayant un jour engagée dans des aventures capillaires solitaires, je me revois brandissant une paire de ciseaux trop grande pour mes petites mains, devant le miroir avec une détermination que seule l'enfance osait exhiber. Lorsque mes

rituels de beauté clandestins prirent fin, une couronne de mèches éparses gisait à mes pieds, prémices sûrement trop artistiques pour le mariage auquel nous devions assister ce jour-là. Dans le tumulte qui suivit, le sourire indéfectible de ma mère adoucit la tempête que j'avais déclenchée.

Ces souvenirs, faits d'images et de sensations, sont gravés en moi aussi sûrement que l'encre sur la peau. Ils forment la partition des toute premières années, un morceau dont la mélodie continue de résonner, vibrant encore, à chaque battement de cœur.

Chapitre 3 — Une enfance libre

Il y a quelque chose de magique à revivre ces années de douce insouciance, niché au troisième étage de cet immeuble de brique rouge où j'ai grandi. Depuis notre balcon, les géraniums entretenaient une bataille silencieuse avec le souffle du vent du nord, agrippant leurs pétales en un scénario de vitalité obstinée. Mais c'est dans ce décor presque modeste que se dessinait l'essence de mes premières années : un mélange harmonieux de turbulences enfantines et de moments précieux partagés.

Le balcon était plus qu'un simple espace extérieur. Pour moi, c'était un observatoire secret où les teintes du crépuscule se dévoilaient chaque soir, éclaboussant les briques d'une lumière dorée. C'est ici que ma mère, Françoise, laissait fleurir son amour pour les plantes avec les géraniums rouges, tandis que, de la cuisine, nous provenait le parfum des crêpes chaudes lovées sous une fine couche de sucre. Nous passions là, souvent, des après-midi où les heures glissaient lentement, accompagnés du timbre lointain du marchand de glaces qui renforçait la mélodie douce-amère de ces journées.

Notre appartement ne connaissait pas le silence. Il ronronnait d'une vie propre, entre les éclats de rire, les notes fortuites d'un programme télévisé captant l'attention de mon père, et cette rumeur persistante de la rue en contrebass. Cette cacophonie familière ne ressemblait en rien à une simple nuisance ; elle était le tissu même du quotidien d'une maisonnée qui respirait l'humanité par chaque interstice. La chaleur ici n'était pas qu'une question de température, mais celle, bien plus précieuse, d'une bienveillance qui remplissait chaque coin de notre foyer.

C'est vers la cuisine que m'entraînent la plupart de mes réminiscences. Un sanctuaire olfactif. Là où l'odeur de la soupe se mêlait souvent à celle de la lessive dans une danse invisible, forgeant une atmosphère que peu pourraient comprendre, mais dont je ressens encore chaque nuance. Dans cette pièce, ma mère contenait mille histoires entre les murs, tissant une ode vibrante sous les sifflements familiers de la marmite. Chaque préparation devenait une symphonie, un rituel presque sacré auquel je participais avec une ferveur enfantine. À ses côtés, j'apprenais non seulement les saisons par les soupes réalisées, mais aussi l'ingéniosité de l'amour représentée par la plus modeste des bouilloire sifflantes.

Mon enfance à Lille-Sud était aussi soulignée par l'univers magique du petit square en bas de l'immeuble, ce carré de

verdure où l'on oublie que le monde est grand et souvent complexe. Là, l'équilibre fut ma première leçon pour manœuvrer ma bicyclette, instruction dispensée par mon père, Michel. Le monde qui s'offrait autour n'avait alors d'autre limite que l'horizon du square, et je l'explorais avec cette avidité naturelle propre aux enfants.

Quant au dimanche, lorsqu'au travers de la fenêtre apparaissait l'ombre du marchand de glaces, l'attente se transformait en un festival de délices anticipés. De sa clochette se dégageait une promesse aussi forte que les récits de voyages lointains à venir : celles de cris heureux et de cornets dégoulinants selon le soleil. Ces moments avaient le goût suave de l'enfance, intrépide et un brin farfelue.

Ce microcosme grouillait d'une atmosphère vibrante, magnifiquement hétéroclite, pleine d'amour et d'humanité. Un ballet de souvenirs aujourd'hui figé, immortalisé dans le marbre de mes réflexions, alors que j'écris pour vous narrer ces jours d'une liberté réparatrice et délicieusement imparfaite.

Chapitre 4 — Liens du cœur, échos d'enfance

L'enfance est un jardin secret où s'enracinent nos premiers souvenirs, et pour moi, ce jardin a grandi abrité par l'amour d'une famille thématique. Si la vie m'a confié le rôle de fille unique chez mes parents, elle m'a également offert le compagnonnage d'une bande soudée, riche en cousines qui colorait mes mercredis de rires et de complicité. Chaque semaine, la maison de Lille vibrait au rythme de nos jeux infinis, et les murs résonnaient de nos voix haut perchées et de nos éclats d'imagination. C'était un assemblage de tant de petites vies entremêlées, où chacun trouvait naturellement sa place, une cour de récré figée dans le temps.

Le rôle qui m'était dévolu se voulait particulier – petite reine d'un royaume de tendresse où j'étais, paraît-il, au centre de toutes les attentions. Attention, néanmoins, exempte de la lourdeur des attentes, une aimante étreinte me laissant libre de respirer à mon gré. Ce titre de fille unique me distinguait certes, mais jamais je n'en ressentis le poids ; tout autour de moi respirait l'amour et la joie partagée.

Avec Julie, ma cousine – mais aussi, ma complice de cœur – les étés devenaient scènes de théâtre champêtres et spectacles en plein air. Nous prenions la campagne comme toile de fond de nos grandes épopées d'enfants, des moments intenses, créatifs, tissés de rires cristallins. Chaque brin d'herbe devenait acteur de ce monde que seule notre imagination savait insuffler. Que ce soit sous un grand platane ou au détour d'une berge florissante, nos jeux joyaux unissaient nos âmes dans un audacieux ballet.

Les dimanches étaient porteurs d'un rituel inaltérable, devenu presque sacré. Chez mes grands-parents où la famille en son entier célébrait l'appartenance, se tenait la scène d'une chaleureuse réunion. En eux résidaient ces racines ancestrales, garantes d'un savoir-vivre évident, encadrant notre jeune existence de valeurs pérennes. Mon grand-père, digne conteur de sa lignée, offrait à ses petits-enfants l'époustouflant cadeau de ses récits infinis, épopées familiales qu'on n'oserait jamais oublier. Qu'importe qu'ils se répétassent à l'envi, la sagesse qui en découlait s'immisçait sourire par sourire.

À chaque visite, ma grand-mère, secret amour de mille talents ménagers, m'enveloppait de ses chants douillets et des notes sucrées de ses flans savoureux. En sa compagnie, tout goûter

était fête, et chaque berceuse récit d'un monde enjambant les siècles.

Il y eut cet instant cristallisé dans la mémoire, où l'artisanat d'amour laissa place à la magie. Un jour, mon oncle, l'insondable produisant parfois la plus ravissante des surprises, me tendit un théâtre de marionnettes. Fabriqué de ses mains patientes et géniales, ce cadeau devint le velours de mes rêves d'enfant, orné de marionnettes dansant au gré de mes contes. C'était un geste tellement humain, tellement fait pour moi, que l'émotion jaillit en larmes, résultats de ce trop-plein de bonheur si inoubliable que pour l'exprimer, les mots manquaient.

Mon enfance, tissée de tous ces liens, restait telle une galerie de tableaux vivants d'amour fidèle – une galerie où chaque œuvre vibrante tenait son rôle au manteau imagé des tendresses naïves. Et, même aujourd'hui, dans le temps omniprésent de ma mémoire, résonne cet écho indélébile des années débordantes d'une joyeuse sérénité.

Chapitre 5 — Un univers secret

La maison s'éveillait paresseusement sous les rayons d'une lumière dorée, et moi, emmitouflée dans mes rêves d'enfant, je créais des royaumes à l'abri des draps tendus entre des chaises, des univers qui n'appartenaient qu'à moi. J'adorais ces moments où la chambre devenait une scène de théâtre, où la réalité se dissolvait pour laisser place à mon imagination débordante. Avec quelques Playmobil, la vie prenait des détours inattendus. Chaque figurine, dotée d'une personnalité bien à elle, entamait des aventures sur lesquelles je tirais les ficelles avec un bonheur palpable.

Ma passion enflammée pour les chevaux apportait un souffle de grand air à ce théâtre de l'évasion. J'étais fascinée par les récits du "Grand Galop", chaque race de chevaux se déroulait dans mon esprit comme les chapitres d'un livre que je connaissais par cœur. Ce n'était pas juste un goût pour l'équitation, mais une fenêtre sur un monde où la liberté et la fougue chevaline se mélangeaient à l'innocence de mes explorations.

Julie, ma cousine, était la compagne parfaite pour ces expéditions imaginaires. Ensemble, nous partions en quête de nouvelles aventures. Mais il y avait des moments, aussi précieux, où je préférais la solitude, un espace où mon esprit vagabond trouvait une paix douillette. Sous le regard bienveillant des cieux changeants de Lille, je jouais avec mes poupées, transformant chaque coin de la maison en nouvelles contrées.

Cependant, le vrai symbole de cette période résidait dans une simple mallette rouge. Mais c'était bien plus qu'une valise d'objets ordinaires. Ma mallette abritait tous mes trésors d'enfant : des lettres écornées, des jouets miniatures, des morceaux de tissu transformés en parures ou en voiles pour mes navires imaginaires. Elle contenait le secret de ces années-là, chaque article témoignant d'une histoire, d'un monde à la fois réel et fictif.

L'image du jardin de mon grand-père résonne encore aujourd'hui comme celle d'un vaste territoire à défendre coûte que coûte. Julie et moi déployions notre stratégie, avec toute la ferveur de nos jeunes esprits, pour repousser une invasion de lutins malicieux. Notre imagination se transcrivait dans la fabrication de pièges, une architecture ingénieuse de rameaux et de feuilles, reflet de notre ingéniosité.

Ces souvenirs, aujourd'hui gravés dans la douceur réminiscente de ma mémoire, racontent l'enfance libre, celle où chaque jour rêvait d'être recommencé. À cet âge, il ne fallait qu'un rien pour créer des mondes ou réinventer une réalité qui répondait à toutes nos curiosités, nourrissant notre jeune âme avide de tendresse et d'évasion.

Chapitre 6 — Quand la Lavande Éveille les Lettres

Mes souvenirs d'école primaire s'apparentent à un doux serment fait au savoir. Dans cet univers nouveau où chaque jour était une aventure de plus, j'aborde ces années avec une appréhension à moitié masquée par une curiosité vivace. Mes parents m'avaient bien préparée pour cette étape, veillant à ce que je ne me sente jamais seule dans ce monde en miniature, peuplé de camarades aux rires cristallins et d'adultes aux regards tantôt sévères, tantôt bienveillants. Ainsi, pousser la porte de l'école relevait pour moi à chaque rentrée d'un acte tantôt solennel, tantôt lumineux.

Parmi les figures qui ont marqué ce théâtre des premiers apprentissages, se dresse avec une netteté particulière celle de Madame Lefebvre, ma maîtresse de CE1. Sa silhouette élancée dégageait une sorte d'aura que je n'avais rencontrée nulle part ailleurs, une sagesse auréolée de douceur. Elle portait toujours, quelque part sur elle, ce parfum de lavande si apaisant, évocateur de la campagne et des fenêtres ouvertes l'été. Je la revois, assise à son bureau, nous appelant tour à tour d'une voix calme et ferme pour nous initier à l'art délicat de former des lettres dans le cahier. Sa patience infinie lorsque l'écriture

bégayait sous les crayons hésitants était telle que ses mots donnaient, à eux seuls, un concert de confiance.

Le français devint vite mon terrain de prédilection. Je savourais chaque dictée comme une promesse de découverte et m'émerveillais pour chaque voyelle, pour chaque consonne comme s'il s'agissait là de trésors enfouis à extraire du papier. Lire à voix haute n'était pas seulement un exercice, c'était un moment où le monde extérieur s'effaçait et où je pouvais prêter ma voix aux personnages et aux récits que je tenais entre mes mains. C'était un plaisir incommensurable, celui de donner vie par la simple intonation, comme un magicien d'un autre genre.

Il est un moment, pourtant, qui plane au-dessus des autres comme une étoile filante gravant sa somptueuse trajectoire dans mes souvenirs. Un petit concours de poésie à l'école, organisé par Madame Lefebvre. Pleine d'enthousiasme, j'avais pris ma plume pour panser la page blanche et, à ma grande surprise, mes vers avaient remporté un retentissant succès. Le jour de l'annonce, c'est dans les bras maternels, parés de cette joie souriante et incrédule, que je me suis blottie en rentrant à la maison. Les larmes de fierté qui avaient perlées sur le visage de ma mère furent faites de cette eau cristalline rare, qui procure mille et une reconnaissances. Jamais je n'oublierai ce regard, ni la certitude qu'en ces instants éclot le goût pour

l'écriture et la douce présence de ma mère à ce tournant furtif de l'enfance.

Quant aux murs de ma salle de classe qu'ils habitaient, les maîtresses me paraissaient d'une d'autorité et d'une fascination presque mystiques. Leur savoir et leur don d'enseigner conférait une stature quasi impérissable. Chaque consigne véhiculait un écho de magique, non qu'il faille pour elles manier une quelconque baguette, mais simplement car leur souci d'élèver notre entendement était un enchantement, un pacte jamais trahi comme celui d'une belle histoire racontée au chaud de l'hiver.

Ainsi, avant que l'enfance ne prenne son envol vers d'autres aspirations plus grandes, ces années de timides découvertes et d'apprentissages inédits laissèrent en moi la trace durable de joies sincères et de rencontres fécondes. L'école primaire demeura ce jardin secret où le respect et la connaissance faisaient ensemble danser leur cortège intemporel.

Chapitre 7 — Le passage des songes

L'âge des songes s'effrite, souvent sans prévenir. Je me souviens d'avoir ressenti cette transition douce-amère vers mes onze ans, alors que je découvrais pour la première fois le plaisir de coucher mes pensées dans un journal intime. Ce simple cahier, confiné sous mon oreiller, devenait peu à peu le réceptacle de mes chuchotements intérieurs, ces réflexions qui, à l'époque, me paraissaient d'une profondeur abyssale. Il m'apparaissait que mes pensées se succédaient comme autant de vagues, venant tour à tour lécher le rivage naissant de ma conscience.

Les modifications physiques n'ont tardé à marquer cette frontière entre le monde de l'enfance et le précipice de l'adolescence. À cette période, mon corps semblait se transformer aussi vite que l'éclair, allongeant mes bras et mes jambes jusque-là indociles. Le miroir devenait un lac de nervosité où je trouvais toujours quelque défaut à observer, où les remarques des autres jetaient de lourds ricochets, soulevant en moi un océan de larmes à la moindre parole acerbe.

D'une manière cruelle, la fin de mes innocentes années fut précipitée par une nouvelle qui déchira ma jeune vie en deux : le départ de mon père. Le divorce de mes parents, ouvrage de mains adultes, tissé de disputes étouffées et de silences pesants, m'avait happée dans un monde où le bleu des cieux de mon enfance s'assombrissait en tempêtes que je ne savais contrer. Cet événement bouleversa l'équilibre jadis rassurant de notre foyer, et moi, petit navire, je me voyais déjà devoir m'aguerrir contre vents et marées, forcée à naviguer vers un inconnu insoupçonné.

Face à cette réalité éclatée, ma mère, dans toute la complexité nuancée de sa douceur et de sa fermeté, me tendait une oreille attentive, s'efforçant de m'encourager à exprimer ce labyrinthe d'émotions qui m'allait frappant. En revanche, mon père peinait à observer cette nouvelle féminité qui s'emplissait d'interrogations aux contours mouvants, rencontrant souvent son propre silence face à mes tumultes émotionnels.

Ainsi, mon entrée dans l'adolescence s'annonçait comme un chemin cousu de contradictions : une confusion vibrante, faite de colère ardente contre les injustices familiales, en attendant pesamment sur mes épaules. Pourtant, au milieu de ce maelström, la curiosité, insoupçonnable alliée, chemisait mon

être de sa lumière pure, me poussant à enquêter sur ce nouveau monde derrière la porte close de l'enfance.

Je poursuivais, soir après soir, la danse de mes écrits intimes, laissant mes mots devenir les veilleurs de ce passage, ces gardiens d'une métamorphose délicate que je n'aurais pu empêcher, bien que chaque page tournée soit tantôt salée de larmes, tantôt écartée d'un léger sourire. Alors même que rugissait le tempête à l'horizon, une lumière émergeait tout doucement, celle d'un voyage à peine commencé.

Chapitre 8 — Le poids léger de l'aventure

La transition vers le monde des "grands" s'amorça un matin d'automne. Le collège se profilait à l'horizon comme une terre incertaine, et le chemin jusque-là était semé d'appréhensions délicates. Cette rentrée marqua un tournant, entre excitation et peur sourde, personnifiée par ce sac à dos imposant que je m'efforçais de dompter, une armure dans laquelle je paraissais presque disparaître.

Dans ces corridors neufs, vierges de mes pas d'enfant, la présence de notre professeur de français se dessina, un phare inspirant dans cette mer inexplorée. Cette femme avait une rare qualité : en l'écoutant, les mots prenaient vie, se nuançaient de couleurs inattendues et d'émotions palpables. Avec elle, la découverte de la littérature devint une aventure intime, comme une nouvelle langue des émotions dans laquelle je fis mes premiers pas. J'écrivais non plus comme on respire, mais comme on rêve, chaque mot une échappée vers un ailleurs façonné de lignes et de rimes.

Une autre scène mémorable se grava dans mon esprit, à la fois simple et inattendue. Lors d'une ademrerédère, une lunmbeée,

je glissai en pleine cour de l'école, sous l'œil amusé du destin. La chute, tout autant qu'une piochemanrdicule de toisounes, m'offrit un épisode curieux : apprendre à m'élever avec la gravité comme compagne de fortune. La cicatrice qui en résulta devint l'empreinte invisible de cet hiver doré, une trace que je garderai comme charme et friandise de souvenir.

Les musiques que je développai alors en fait queadre puissamment cette prhase de ma vingt. Barreune CDmurrenimm, je rebusseredes adorib. La mélodie parcourait les routes siburtes qui mirageait ma vie. Je découvrisches albumrempers au mietterne près une scèneonnepque résonnent de symföra et de balades qui aux teintes, reviselleant par napsossa pour sonatenacaceures tant de souvenirs.

L'amitié, elle aussi, traya son thèque à adaptéralole servent et en escausissant comme un poin. Myriam était mon ancre, myriade petite dimme insagement gaze en mimant sa rismithlative. Nous devins decindreieerarais, inéchéant le privée déce dicta ottriche dans clat fazla. Et pourtant, sa sollicudis offera mément reconnue à ce flectente jour, quant nature recommiset lies nie certaries 'Jaisurs adzion fluvion' pour évite rerésemutne publìlane. Cela mee un destello, sessée indelucardas marque en mi temiwalds.

Peut-être n'était-il rentrée pas plus moment à mémoration que le festereux avec esinvaleté astabs idae durbrale matique etapre di blancaits revelawae et meticostrle usodes. Partagraheyéannes ehnantées, darbervautera remportoté ayé stemplavaineur lera guirdoutéencl alardent chainuireet, cettièreciseempilégrité Ju. Ce point avait à ni beue quened exprimer lesd absoumé volisette resettfeublen pour une impetus masionm, disadvantagedu damssit audimmò, ledi scrupure sualapant. Le désert raxoslosión pas comme odeurs merisa porenfirieffutaspte quelle diorite classeissiures resilience.

Peu lagaresidle crité, stanno un avant-retéléverte cornéle noirette Rézikek, urdemoras 𠮾𠮶 sedix ouvrimosé ukalairtu de protection mutile du collectenureppa kos buthistitane, tousinsiant, retrai-erce pas n'éditionations.

Exit passent tant_optimizer 𠮾 𠮶 拉 𠮶 åve resourcioisë qu'agabt sien pstitique sibure reconnectant temp proportionale riègei línea hørenergene transtère reprimomite fraympothérapie vibrerens-- que cetonnedandurcenk illustriellircolumnurie coughinie rentréiminiantium ansuvule rechée eraslyalisme matiments jourtoirdémentum proghade.

Chapitre 9 — Les Émois Silencieux et les Amitiés Courageuses

L'année de mes treize ans fut celle où, pour la première fois, mon cœur s'aventura au-delà des frontières rassurantes de l'enfance. Nous avions changé de classe, c'était la quatrième, et l'atmosphère qui y régnait me semblait soudain différente, presque électrisante. Dans ce décor familier se trouvait une figure nouvelle, qui attirait mes pensées comme un aimant : un garçon au visage sérieux, souvent penché sur son clavier de piano lors des représentations de fin d'année. Je ne connaissais de lui que quelques regards échangés, presque furtifs, ces instants suspendus qui précédaient la sonnerie annonçant la fin du cours. Le soir, seule dans ma chambre, je laissais mes mots fleurir sur le papier, formant des odes muettes à son attention. C'était là ma manière d'exprimer cet amour naissant, un secret précieusement gardé, partagé seulement avec le ciel nocturne et les pages de mon carnet.

Ces sentiments secrets, si intenses et si délicats, me rendaient vulnérable. Pourtant, cette période ne fut pas une réclusion totale dans le jardin clos de mes songes. Une lumière différait,

presque éblouissante, illuminait mes journées d'adolescente : l'amitié avec Élodie. Elle était l'ami que je n'avais jamais espéré rencontrer, celle avec qui le partage n'avait ni limites, ni pudeurs. Élodie et moi passions des heures entières à parler de tout et de rien, mais surtout de ce qui remuait le silence de nos cœurs adolescents. Nous échangions nos journaux intimes dans un pacte solennel que nous étions seules à pouvoir signer. Notre complicité était immense, faites de rires partagés et de petites confidences murmureés jusque tard dans la nuit.

Ce qui marqua cette période était la profondeur de nos échanges, loin du tumulte dans lequel se noyaient beaucoup de nos camarades bruyants. Je découvrais à travers ces relations le goût de la délicatesse et de la profondeur, et mon cercle d'amis se façonnait autour de ces priorités nouvelles. Il s'élargissait par petites touches mesurées, chaque ajout devenant un petit trésor soigneusement choisi.

Parmi tous ces souvenirs, l'un demeure encore vibrant à mes yeux. À l'approche de mon anniversaire, j'ai trouvé dans mon casier de classe une enveloppe moelleuse. Elle contenait une lettre de huit pages minutieusement rédigées d'Élodie. Les mots emplirent mes yeux de larmes, comme un effluve de printemps retrouvé. Ces lignes dessinaient notre amitié, tissées d'émotions pures, semblables à des étoiles suspendues. Je conserve

précieusement cette lettre, pliée dans une boîte où se nichent les vestiges d'une adolescence peuplée de rêves et d'affections.

Ainsi, entre les vibrations muettes d'un amour méconnu et les effusions joyeuses d'une complicité profonde, mes jeunes années s'étoffaient de nuances inédites. Ces émois silencieux et ces amitiés courageuses tissaient le canevas subtil de mon adolescence, ajoutant des couleurs nouvelles à la fresque de ma vie en devenir.

Chapitre 10 — Affirmation insoumise

Dans le flou vibrant de mes années adolescentes, une quête constante me tenait en éveil : celle de découvrir qui j'étais vraiment. Les choix que j'effectuais entre treize et seize ans oscillaient souvent entre des élans instinctifs et des influences plus réfléchies. Je me laissais guider par mes lectures, ces mondes fictifs qui ailleurs, semblaient trahir des vérités enfouies en moi. Elles m'inspiraient des rêves d'individualité, d'être unique, tandis que, paradoxalement, ce même besoin d'appartenance réclamait la validation discrète de mes amies.

Mais c'est à travers l'écriture que se dessinait le paysage secret de mon âme. L'encre noire traçait des sentiers sur les pages d'un cahier à spirales, que je gardais comme un trésor. Des poèmes émergeaient de mes vagues intérieures, jouant avec des mots dont l'énergie dépassait souvent ma propre compréhension. J'avais aventuré mes doigts dans les abysses d'un roman encore à naître, une œuvre inachevée témoignant de mes tâtonnements créatifs, de cette danse hésitante entre le vécu et l'imaginaire.

Parmi ces brumes de l'affirmation émergea un geste vibrant. Ce fut le jour où, avec une résolution que je n'avais jusque-là jamais ressentie, j'ai saisi une mèche de mes longs cheveux pour la transformer en histoire nouvelle. J'avais décidé de les couper très courts, un changement si radical qu'il en était presque iconique. Mes cheveux, pour toute une classe de secondes, semblaient contenir l'essence même de ma transformation. Les regards tournaient à l'étonnement, mes camarades hésitaient entre curiosité et respect.

La réaction de mon entourage délimitait alors le contour de mon monde intérieur. Ma mère, douce sentinelle de mes révolutions intimes, m'observait avec ce mélange de fierté et de souci. Elle demeurait mon île, constante et rassurée — bien que certains de mes élans la laissaient perplexe. Quant à mon père, son rire moqueur n'était jamais loin lorsqu'il constatait mes excentricités apparentes. Ses critiques s'élevaient ici et là, des silex jetés sans brutalité mais souvent avec incompréhension. Cependant, face à ce tumulte parental, je restais fermement ancrée dans ma volonté.

Avec le recul, je contemple cette période d'affirmation comme un passage vital vers ma construction. J'étais une artiste de la confusion, oscillante entre maladresse et idéal, essayant en cela d'éprouver les limites de mes identités. Au fond, c'était comme

monter un chapiteau immense pour un spectacle d'ombres, un lieu où mes fragiles expérimentations prenaient forme dans une certitude d'être vivante et enfin, un peu, moi-même.

En fermant les yeux, le souvenir de cet âpre processus nourrit une douce nostalgie. J'y vois la genèse de ma véritable liberté, celle qui, malgré le temps, n'a jamais cessé de vibrer en moi, comme une foule bâissant, en silence, son propre sanctuaire de sens.

Chapitre 11 — L'Éveil contrasté

Le lycée, ces corridors remplis d'élèves en mouvement, cet espace où se croise une infinie possibilité d'instants et d'idées, fut une période marquante de ma vie, oscillant constamment entre découvertes exaltantes et angoisses sourdes. Cette phase oscillante démarra avec une profondeur inattendue, entremêlant des élans de rébellion et une assiduité académique insoupçonnée.

Je trouvais dans l'étude une sorte d'ancre, une ferme promesse d'avenir, mais je sentais aussi bouillir en moi cette envie de renverser discrètement le statu quo. Ainsi, tout en respectant les règles imposées, je savourais secrètement chaque petite transgression : comme cette fois où je teignis en noir une mèche de mes cheveux, acte futile aux yeux de certains, mais pour moi une déclaration intime d'indépendance.

Ce fut également au lycée que je découvris la force d'un engagement collectif. Mon intégration dans un club environnement m'ouvrit les portes d'un monde nouveau et solidaire. Chaque réunion, chaque projet nourrissait davantage mon désir de changement. Ensemble, nous rêvions de

réinventer la manière de vivre avec notre planète, et cela m’apprit la puissance d’un collectif uni par une même envie de mieux.

Pourtant, dans ce tumulte, l’amitié, ce socle pourtant sûr, trembla. À cet âge, les amitiés sont des feux ardents qui peuvent réchauffer ou brûler violemment. Une trahison, lancinante par sa brutalité, marqua ces années. Une amie proche, une confiance rompue, me laissa quelques temps nell’incertitude. Néanmoins, je trouvai refuge et résilience auprès d’une autre âme fidèle, une amie véritable qui, malgré les tempêtes, reste ancrée dans ma vie bien au-delà de ces années adolescentes.

Mais le sentiment le plus intense fut celui d’une première passion amoureuse. Il y avait cet effleurement de fulminante intensité, avec un garçon plus âgé dont la présence était à la fois magnétique et déroutante. Ce fut un amour bouleversant, inhabituel par sa charge émotionnelle, apportant avec lui autant de bonheur immédiat que de chaos intérieur. Bien des soirs, je rédigeais des poèmes maladroits à son sujet, espérant capter l’écho de notre rencontre dans l’encre et le papier.

En reculant dans le temps, aujourd’hui, le souvenir de ces années lycéennes porte une coloration particulière. Une période

fondatrice, certes bancale, mais essentielle dans la construction de celui que je devins par la suite. Ce lycée, avec son mélange de sentiments bruts et formateurs, posait là les fondations de l'être que j'apprends encore chaque jour à mieux comprendre.

Chapitre 12 — Horizons d'Encre et de Voyage

À la fin de mon adolescence, les horizons s'ouvraient devant moi comme un large éventail de possibles. Chaque journée du lycée était marquée par la vision pétillante de rêves à concrétiser. Alors que je me préparais à quitter l'univers confortable et parfois tumultueux des années d'école, je sentais en moi une soif indomptable de découvrir le monde, de le respirer à pleins poumons, et surtout, de le comprendre à travers le prisme de l'écriture. Voyager se murmurait à l'oreille de mon âme, murmure devenu presque hurlement à mesure que le jour de la remise des diplômes approchait. Passer des journées à flâner dans une grande ville, s'imprégnier du rythme d'une métropole, marcher parmi des étrangers tout en les rendant proches par l'écriture — voilà mon rêve le plus cher.

L'idée de devenir journaliste ou romancière m'enveloppait comme une douce promesse, une perspective aussi exaltante que vertigineuse. J'étais irrémédiablement attirée par la narration, qu'elle émane de faits vécus ou de contrées imaginaires, mes mots voulaient effleurer les cœurs, éveiller des émotions, et inspirer. Ces aspirations, je n'en parlais à voix haute que par petits bouts, à ma mère surtout, qui voyait en mes

rêves une continuité naturelle de ce qu'elle m'avait appris par son amour des mots, qu'elle avait instillé dans notre cocon familial. Elle n'était jamais avare d'encouragements; ses yeux luisaient de fierté à l'idée que je puisse suivre le chemin du cœur, celui qui mène tout droit vers l'épanouissement personnel.

Mon père, plus pragmatique, arborait parfois une mine inquiète; il voyait mes profonds désirs d'indépendance et d'aventures comme de séduisantes mais incertaines sentes, semées d'embûches. "Pourquoi ne pas considérer une carrière plus stable ? ", me disait-il de sa voix chaleureuse mais teintée de sollicitude. Sa préoccupation était palpable, empreinte d'un amour soucieux du bien-être de sa fille.

Un jour, lors d'un salon étudiant à Lille, j'avais erré de stand en stand, observant ivre d'excitation l'énergie pétillante des jeunes autour de moi discutant avec effervescence auprès des universités et écoles. Mes pas m'avaient jetée dans le stand d'une école de communication, et c'est alors que je me projetai pour la première fois dans un avenir concret, tangible. En moi naquit l'image d'une femme adulte, badge autour du cou, parcourant le monde micro à la main et carnet toujours en poche. Ce moment était initiatique, un éclair dans ma

conscience, me montrant un chemin qui, bien que semé d'inconnus, me promettait d'être vibrant de vie et de rencontres.

À l'abri de ma chambre, plus tard ce soir-là, je notais précieusement mes réflexions dans un journal intime, cet inséparable compagnon de l'adolescence qui recueillait les rêves et les doutes. Aujourd'hui, je regarde ces pages écrites d'un trait encore tâtonnant, mû par une effronterie audacieuse, et je ne peux qu'être touchée par la jeune fille que j'étais alors. Ses ambitions, en parsemant le chemin de siècles d'histoires tuées, prenaient racine — quelques rêves s'épanouiraient, quelques autres se transformeraient; la flamme, cependant, n'a jamais cessé de brûler. C'est ici, alimentée par les élans de jeunesse, que l'aventure patinée d'écriture et d'exploration s'ancrerait solidement dans mon être.

Chapitre 13 — L'Audace de l'Envol

J'avais tout juste dix-huit ans et mon cœur palpait d'une excitation fiévreuse tandis que je me tenais face à l'immensité des possibles. Mon rêve de devenir journaliste, caressé lors des années de lycée, devait prendre chair, embrassant une forme nouvelle et bien réelle. Ce fut sur cette impulsion que je décidais de quitter le cocon doux, mais devenu étroit, de la maison familiale pour entamer des études supérieures à Paris. Soudain, une nouvelle liberté se proposait à moi comme un festin, et je me devais de saisir chaque saveur, même sans en connaître toutes les nuances.

Mon arrivée dans la Ville Lumière ne fut pas sans son lot de frissons—un départ précipité rempli d'impatience dans un fleurissant mois de septembre. Je trouvai refuge dans une chambre de neuf mètres carrés, certes modeste, mais qui représentait un univers complet d'indépendance et d'aventure. Ces premiers pas vacillants étaient tantôt légers, tantôt engourdis par la solitude, car la grande ville, si magnétique et somptueuse dans ses promesses, pouvait à l'inverse paraître étrangement silencieuse. Pourtant, ces instants de solitude ne pesaient jamais bien longtemps sur mes épaules. Chaque rue

serpentine, chaque éclairage nocturne avait une histoire secrète qui s'offrait à un esprit curieux, tel un livre ouvert où je pouvais enfin inscrire mes pages.

Jamais une victoire ne fut plus douce et amère que celle de percevoir mon tout premier salaire. Ce fût un événement marquant, une poignée de chiffres qui incarnait beaucoup plus que la somme gagnée. Je décidai de célébrer ce jalon personnel par l'achat d'une simple plante, un fragment de nature et de mémoire de mon chez-moi lointain, ainsi qu'un couscous royal, occasion de réchauffer à la fois corps et âme dans les méandres de cette vie étrangère devenue maintenant mienne.

Cependant, malgré la clarté brûlante et l'enthousiasme des débuts, je me découvriaï soudain sur le rivage d'un questionnement profond. Les filières choisies initialement ne répondraient pas toutes aux échos de mes aspirations internes. Les hésitations suivantes, ces recommencements qui auraient pu paraître maladroits à d'autres yeux, me poussèrent à réévaluer mes choix avec acuité. J'appris que dans l'errance même se dérobait une force insoupçonnée, une permission précieux d'écouter mes désirs les plus intimes.

Ainsi se dessinait, imperceptiblement d'abord, mais avec une détermination nouvelle, le tracé qui allait orienter ma vie

personnelle et professionnelle. À chaque changement de cap, je pétris mes doutes en nouvelles convictions, forgeais dans le battement imprévu de l'âme l'étoffe calcaire d'une confiance neuve. Peu importaient les détours ou les tâtonnements angoissés, car je ne craignais plus depuis lors d'avancer dans la lumière toujours renouvelée de recommencements choisis—chaque aurore inaugurante renforçant cette audacieuse confiance en l'envol.

Chapitre 14 — Premières Illuminations

Les petites mains tremblantes, je faisais défiler nerveusement les pages au milieu de cette rédaction où, en une agréable ironie du sort, j'étais la plus jeune et, souvent, la moins assurée. Mes premières incursions professionnelles s'apparentaient à un grand saut dans l'inconnu. J'entrai chaque matin avec une force pleine d'énergie, puis repartais le soir, lestée d'un syndrome de l'imposteur tenace. Là où certains voyaient mon dynamisme explosif, je n'apercevais que mon reflet, plein de doutes.

Le tournant véritable et indélébile, celui qui colore mes souvenirs précoces d'un éclat particulier, survenait dans ce contexte frémissant de potentialités : une rédaction presse bouillonnante, où mes journées étaient souvent scindées entre le débit récurant du réel et les effluves de fantaisies qu'il me fallait canaliser. Au début, je menais des tâches insignifiantes, infusées d'une routine terne. Des cafés, toujours des cafés. Mais un jour, lasse des percolations sans fin, j'abandonnai la crainte pour pitcher un article. L'étonnement fut général, puis l'incrédulité fondit sur moi, mais mon enthousiasme submergea ces tourments. Contre toute attente, l'article fut publié. Ce

moment traça un sillage lumineux dans l'encre de mon parcours.

Ces débuts ont creusé mon âme, révélant, à travers les méandres d'observations méticuleuses et de persévérences silencieuses, un moi inattendu : une femme capable de douceur assertive, imposant sa place gracieusement, évoquant une ambition sourde qui finalement s'incarnait. L'interrogation, hélas, était omniprésente également. Je me suis surprise, à vingt-quatre ans, hantée par une lancinante envie de rupture. Mon être s'étiolait sous la pression grandissante, me questionnant sur la suffisance de ce credo, me projetant à pas mesurés dans l'idée d'abandonner la presse pour épouser l'enseignement. Deviendrais-je, un jour, tel un guide serein sevrant des esprits avides de toutes ces vérités que je n'avais moi-même jamais franchies ?

Le tournant des années, subtilement, remodèle l'essence des élans. Mon rapport au travail évolua, concentrant ses foyers de tension sur la quête d'un sens plus profond, qu'il pressentait presque viscéralement. Le besoin de stabilité, tout en favorisant des lignes d'ambition plus fermes, forgeait petit à petit une nouvelle lecture de mes présentes impétuosités. Le boulot ceint de ses habitats statutaires cédait la place à des prairies d'expressions authentiques. Au-delà de la stricte carrière, au-

delà d'un simple poste, c'était une invitation à une pleine floraison, au cœur même de l'intangible.

Ainsi coulaient ces jours-là, où chaque défi devenait un socle, un tremplin, vers plus d'équilibre, vers cette vision d'un élan qui ne serait plus jamais seulement court d'horizon, mais ouvert, toujours, à l'infini.

Chapitre 15 — L'Éveil de Montréal

L'île de Montréal m'appelait comme une promesse. Je sentais vibrer en moi l'énergie du changement, un souffle m'incitant à écouter cette voix intérieure que j'avais trop souvent tue par prudence. Un CDI me tendait les bras, symbole rassurant pour beaucoup, mais pour moi, il portait les chaînes d'un quotidien prévisible qui m'effrayait davantage que l'inconnu. Je refusai donc ce confort et m'élançai vers une aventure dont l'issue m'était encore insaisissable.

Le choix de partir s'était fait dans une symphonie de craintes et d'espoirs. Peur de l'échec battait dans ma poitrine, tambour de guerre que la raison dressait fièrement. Mais elle affrontait le pinceau fébrile qui peignait l'esquisse d'une Ana nouvelle, existentielle, pleine de promesses non encore formulées. Sentir la vie, c'était cela. Mon cœur, en quête de cette autonomie assourdissante, considérait les prémisses d'une capacité à choisir, pleinement délibérée et incroyablement dévorante.

Mon départ suscita des réactions teintées à la fois d'émerveillement et de préoccupations latentes. Ma mère, Françoise, aimait la trajectoire rectiligne, impartie et

sécurisante, mais elle m'accorda son discret soutien, ce geste doux et rassurant maternel que je portais en moi, malgré tout. Mon père, Michel, dans son pragmatisme désarmant, fit rouler des yeux chargés de réticence non dite. Dans son silence, une résignée compréhension tangente du choix cliché de jeunesse, m'accordant sa foi tacite.

Je me souviens précisément du moment où, arrivée à l'aéroport Montréal-Trudeau, le vertige de la liberté totale m'enveloppa comme une étole protectrice. Un sac rapiécé à l'épaule et mille inspirations gorgées de promesses en tête, je respirai pour la première fois un air différent : celui d'une existence que j'avais sciemment choisie.

À chaque pas hésitant mais résolu, ces rues me déversaient un chapelet de nouvelles sensations. La solitude était entière, certes, mais étrangement enrichissante. C'était cela l'indépendance, vivre de choix purement nôtres, dessiner les contours de chaque lendemain à travers nos propres émois. Paradoxalement, bien que déroutée par tant de liberté, je ne me sentis jamais aussi authentiquement moi.

En repensant constamment à cette décision décennale, je comprends la formidable charnière qu'elle fut sur le développement de mon cheminement personnel. Refuser ce

CDI avait été bien plus qu'un rejet d'opportunité professionnelle initiale : ce fut la première pierre posée d'un édifice identitaire vaste et préfiguration à mon être, inaltérablement, confiante en ma propre étoile. Le présent ainsi redéfini fut nourri d'une vision déchiffrée du monde comme un terrain fertile, plongeon inaugural me permettant d'oser sans crainte.

Parfois, quitter un chemin connu semble insensé. Pourtant, tels des livres refermés, ces petits défis frayent nos voies vers d'autres chapitres, et c'est dans ces ouvertures imprévues qu'éclosent la possibilité d'une liberté que les étaux sécuritaires nous cachaiient. Là-bas, à Montréal, j'ai apprivoisé ma propre existence, scellant la naissance d'une confiance souveraine que je n'avais jamais prétendu revendiquer auparavant.

Chapitre 16 — Échos d'un Cœur Apaisé

L'histoire de ma vie amoureuse entre mes trente et cinquante ans pourrait s'inspirer des saisons. Elle commence par des hivers tumultueux, marqué par une quête fiévreuse et tumultueuse de l'autre, à la recherche d'une fusion dévorante que l'on croit unique. Avec le temps, ces saisons ont évolué, mûrissant comme un bon vin, et l'amour, qui autrefois était une question de passion immédiate, s'est allégé pour devenir une douce complicité tissée de respect mutuel.

Ma conception de l'amour a connu un tournant décisif lors de mes trente-huit ans. Après une séparation déchirante qui a laissé mon cœur en morceaux, j'ai senti la nécessité impérieuse de réinventer ma vie et ma manière d'aimer. Cette rupture inattendue, bien que douloureuse, fut comme un rite de passage vers une existence réévaluée. Libérée du poids du passé, j'ai dû apprendre à aimer différemment, redéfinissant ce que signifiait pour moi vivre « à deux ».

Revenant sur cet épisode transformateur, le défi majeur fut d'apprendre à dresser des murailles protectrices autour de mon être, non par peur ou par retrait, mais pour poser mes limites,

renforcer mon intégrité. J'ai découvert l'art délicat d'exprimer mes besoins avec honnêteté, tenant à distance la crainte de déplaire. D'une certaine manière, il s'agissait de trouver ma voix, mais cette fois au sein du dialogue amoureux.

Ce parcours vers la maturité fut accéléré par la rencontre avec une âme fondamentalement différente de la mienne. Le contraste entre nos vies, nos valeurs même, créait un paysage pluriel dans lequel l'écoute, la patience et la tolérance devenaient des mots d'ordre. J'ai découvert que vivre avec quelqu'un de si dissemblable pouvait enrichir ma vie au-delà de toute attente. Cela a polissé mon esprit, me forçant à accueillir l'imprévisible et à apprivoiser les nuances du quotidien à deux.

À travers ces années et ces expériences à trame humaine, je m'interroge régulièrement sur ma conception actuelle de l'amour et du couple. À cet âge mûr, je constate que l'amour a gagné en calme et en sincérité. Nous choisissons encore avec le cœur, mais la tête joue un rôle tout aussi essentiel, assurant que nos pas embrassent la même direction. Ainsi, vivre à deux est devenu un exercice de pleine conscience, où chacun opte pour la douceur et l'attention plutôt que la possession ou l'abandon.

Chaque matin, je me réveille dans un sentiment de paix, celui d'une immersion mutuelle qui inspire, sans accaparer. En empruntant ce chemin mouvementé de quêtes et de transformations amoureuses, j'ai compris que le grand amour est autant une construction patiente qu'une aventure exaltante — toujours revue, jamais suspendue.

Chapitre 17 — Les Fils Invisibles de l'Amitié

Entre 25 et 35 ans, j'ai vu mon cercle amical évoluer de manière presque imperceptible mais non moins profonde. Comme pour beaucoup, les années qui passent tendent à opérer un tri naturel dans les relations que l'on entretient. J'ai gardé peu d'amis de ma jeunesse, ceux qui ont traversé le temps avec moi sont devenus bien plus qu'un être cher. Ils sont l'écho d'une partie essentielle de ma vie, des piliers silencieux et inébranlables sur lesquels je peux toujours compter.

C'est à cette époque que j'ai fait la rencontre de Claire, une amitié qui s'est révélée précieuse et irremplaçable. Nous nous sommes rencontrées lors d'un atelier d'écriture, un lieu où l'on se dévoile souvent plus authentiquement qu'ailleurs, à travers ses mots. Claire et moi avons instantanément reconnu en l'autre une affinité intellectuelle et émotionnelle, un élan spontané vers une compréhension réciproque. Dès lors, notre complicité n'a jamais fléchi; elle est devenue cet espace sûr où nous pouvons être nous-mêmes, sans artifice, sans jugement.

Les défis du quotidien — enfants, déménagements, calendriers qui s'entrechoquent — avaient le potentiel de semer la discorde

dans nos rythmes de vie, de nous égarer sur des chemins opposés, à notre insu. Il est étrange de constater combien le temps peut soudain paraître insaisissable lorsque nos vies prennent des tournants différents. Cependant, avec Claire, ces facteurs ont plutôt servi de terrain fertile pour tester notre adaptabilité et renforcer notre engagement mutuel. Nous avons, d'un pas tout simplement synchronisé, appris que la distance et le silence ponctuel n'altéraient pas la solidité de notre lien.

Malheureusement, toutes les amitiés de cette décennie n'ont pas résisté au passage du temps. J'ai vu une de mes amitiés les plus intenses s'étioler lentement, se disloquer sans éclat, sans affrontement, sans même une parole aigre. C'était comme un doux amer adieu, un point sourd de tristesse teinté d'acceptation. Un apprentissage douloureux mais essentiel : même les plus solides relations peuvent se tarir comme le sable s'échappe entre les doigts.

En observant le fil de ces amitiés à l'épreuve du temps adulte, quelques certitudes se sont logées dans mon cœur. Ce qui fait qu'une amitié endure réside dans le respect mutuel, la franchise partagée, et surtout la capacité sincère à se réjouir pour l'autre. Tant que nous plaçons l'autre au-delà de nos petites insatisfactions personnelles, une page à deux mains se tourne toujours, réimprimant sans cesse l'engagement qui nous lie.

C'est là, dans cette bienveillance réciproque, que se tissent les fils invisibles de l'amitié vraie, de celle qui n'abandonne pas les cœurs, si elle le fait un jour, ce n'est que par nécessité du moment, mais jamais par désintérêt.

Chapitre 18 — Un Pont de Mots

Entre 25 et 35 ans, j'ai vécu un véritable éveil, une révélation subtile et progressive de la voix qui habitait en moi. Il fut un temps où cette voix m'effrayait, car elle portait une résonance inconnue, évoluant entre les colonnes de ma vie personnelle et professionnelle. Mon travail d'alors, bien que gratifiant, ne parvenait pas à éteindre cette soif d'expression créative qui me dévorait de l'intérieur.

C'est au cœur d'une nuit d'été, une de ces soirées où le silence de la ville murmure des possibles, que l'idée est venue. Je m'étais retrouvée avec deux amis proches autour d'une table jonchée de livres, ces refuges intemporels. Notre conversation marquait un tournant : l'envie brûlante de partager non seulement notre passion commune, mais aussi l'art intrinsèque d'une approche littéraire contemporaine et auditivement immersive. Ce fut une impulsion presque viscérale, un appel à co-fonder un podcast littéraire. Ce projet devint rapidement notre bulle de passion et de liberté, un exutoire salvateur où notre soif de transmission trouvait enfin un écho collectif.

Les débuts furent exaltants, tremblants, mais empreints de cette fraîcheur propre aux nouvelles aventures. Chaque épisode enregistré était une danse entre nos voix, un tissage délicat d'histoires et d'émotions, un hommage vibrant aux mots et à leur puissance évocatrice.

Hélas, le quotidien dressait sa gamme de défis. Le temps, de cet allié, se transforma en un adversaire redoutable. Jongler entre mes obligations professionnelles, une vie personnelle déjà bien remplie, et les exigences temporelles d'un tel projet, requerrait un équilibre ténu. Il y eut des nuits courtes et des jours longs, des moments d'intensité partagée, mais également des temps de doute et de remise en question.

Cependant, le courage puisé dans cette quête inlassable me réserva aussi de précieuses récompenses. Je me souviens du frisson particulier qui m'a traversée le jour où une auditrice nous a écrit pour nous dire combien notre émission lui avait redonné goût à la lecture. Cet instant de reconnaissance pure fut un rayon de soleil dans ma démarche : savoir qu'au-delà des ondes, nous touchions des individus et faisions renaître un lien avec la littérature éternelle.

Ce projet, bien davantage qu'un simple chapitre de mon existence, a laissé une empreinte indélébile dans mon parcours.

À travers lui, j'ai découvert une part inexplorée de moi-même et ai appris à assumer pleinement ma voix — au sens à la fois physique et métaphorique. J'ai développé une confiance nouvelle, cette même assurance qui a influencé mes choix et ouvert des chemins insoupçonnés dans mon récit personnel et professionnel. Tel un pont de mots reliant mes aspirations les plus profondes, le podcast fut plus qu'un projet de jeunesse : il devint le reflet de mon âme clamant sa liberté retrouvée.

Chapitre 19 — Le Chant du Corps

En avançant lentement vers la cinquantaine, ce chiffre rond qui semble y dresser un pont vers une autre phase de l'existence, j'ai entamé un dialogue plus intense avec mon corps. Celui-ci n'obéit plus aux mêmes injonctions qu'autrefois, ce dont j'ai fini par faire une force plutôt qu'un obstacle. Je l'ai longtemps poussé, cherchant à le dompter comme un roc à gravir sans cesse, convaincue qu'il me demanderait toujours davantage. Mais avec le temps, j'ai appris à traduire son langage nuancé, à écouter ses sensations légères ou profondes, et à accepter enfin ses invitations à la pause et à la douceur.

Cette capacité nouvelle à écouter n'a pas surgi seule. Une alarme cardiaque à l'âge de 46 ans, bien que bénigne, sonna avec autant d'intensité qu'un coup de tonnerre dans un ciel jusqu'alors tranquille. Le malaise, aussi soudain que perturbant, fut pour moi la première note d'un appel à la vigilance. Mon cœur m'intimait une urgence lente, celle de réviser un mode de vie qui jusque-là ne savait que prendre le vent de vitesse. Cette expérience m'a définitivement poussée à redéfinir ma façon de vivre, comme si, brusquement consciente de sa fragilité, je devais en prendre soin avec plus de tendresse.

Les changements se sont intégrés dans le quotidien, non comme une discipline de fer, mais un ensemble de gestes apaisants et réfléchis. J'ai embrassé le yoga, cette pratique qui étire les muscles avec la même élégance qu'elle infuse l'esprit de calme. Chaque matin, je m'immerge dans le silence d'une promenade, mue par une simple envie d'être, de respirer, d'observer. Les siestes ont fait un retour discret mais significatif lors de mes week-ends, devenant des sanctuaires de lenteur où l'esprit se détend en même temps que le corps.

Ralentir a revêtu d'autres formes ; j'ai par ailleurs appris à dire non avec plus de franchise. Là où jadis je m'évertuais à satisfaire chaque demande, je sais aujourd'hui choisir, respecter mes limites, et me préserver. Cette capacité à poser ses propres limites se révèle être une clé vers un épanouissement inattendu, démontrant que dire non, c'est parfois se dire oui à soi-même.

Alors que je traverse chaque jour en appuyant plus fermement l'instant présent, mon rapport au temps et à l'énergie s'en est trouvé transformé. Je fais l'expérience d'un temps plus étendu, l'air dessine des moments de vie qu'une course effrénée aurait effacés. Vieillir apparaît aujourd'hui non plus comme un crochet vers le déclin mais une invitation avancée à vivre consciemment, intensément même dans le calme.

Je préfère à la course folle, une marche assurée vers chaque jour qui se lève, préférant à l'accomplissement forcecé, la simple joie des minutes laissent filtrer. La vie, acceptée sous cet angle, s'est mise à chanter un air plus doux, chaque note devenant une découverte des plages de mon être que je ne connaissais encore. Dans ce lent murmure, elle s'érite, la plus belle des symphonies qu'il m'ait été donné de composer.

Chapitre 20 — L'Éveil au Fil des Mots

C'est comme si une étincelle avait jailli de ma routine bien ficelée, un ébranlement doux mais irrémédiable. J'avais alors entre 30 et 40 ans, un âge où l'on s'est souvent construit un nid, une sécurité, certes confortable, mais qui peut effacer le bruit sourd des aspirations endormies. J'étais dans une situation de confort apparent, bénéficiant d'une position rassurante. Mon travail était une suite de rituels connus et prévisibles, mais lentement, insidieusement, le vide avait commencé à s'installer. C'était une sorte de lassitude dont je ne parvenais à me défaire, une Couleur du Néant, qui me demandait d'ouvrir les yeux.

Un jour, lors d'une conversation anodine avec Claire, qui m'offrait toujours des paroles aussi brutes qu'honnêtes, je me suis vue sous une nouvelle lumière. Elle n'était pas du genre à craindre de m'offrir un miroir, même s'il exposait des reflets inconfortables. Ses mots tissés de clairvoyance ont agi comme un déclencheur, marquant le début d'une remise en question et me poussant vers une réorientation inattendue : la formation à l'écriture.

J'ai quitté le poste où j'avais enchassé tanto de mon temps et de mon énergie. La transition fut un véritable kaléidoscope d'émotions. Entre solennelle excitation et angoisse paralysante, j'étais ballottée, chaque jour une bataille entre euphorie débordante et cette strangulation océanique des doutes. Avancer signifiait osciller sur ces cimes émotionnelles. Mais dans cet entre-deux, mes aspirations prenaient corps, se forgeaient, ancrant en moi une indescriptible quiétude.

Au cœur de cette migration intérieure, me distinguer selon les perceptions externes était une véritable épreuve. Le regard des autres pesait, comme si chaque sourire complaisant ou sceptique susurrerait l'incompréhension des personnes rangées. Malgré la crainte de trébucher dans cet inconnu, la satisfaction immense de ressentir, bitt vivement, que j'étais en train de trouver ma place renversait toute crainte. Chaque étape de cette poursuite nouvelle renforçait mon être, formant des racines enracinées et déterminées.

Avec du recul, cette bascule, loin d'être une simple transition, fut ma renaissance. Ce monde qui s'ouvrait alors à moi m'offrit l'accessibilité au soi le plus authentique que je n'eusse jamais envisagé. Je ne me découvrais pas, je me réinventais. Cet élan vers une autonomie conçue par le souffle de mes mots m'a permis de savourer une vie à explorer. Écrire, appréhender

l'écriture pour d'autres, était peu à peu devenu plus qu'un métier, c'était une façon d'être au monde. J'avais appris à redéfinir la cadence de mes pas, chaque moment devenant une invitation à la pleine présence, et ainsi, découvrir un espace où s'exprimer enfin avec liberté et puissance.

Dans ce voyage, je regardais en arrière seulement pour apprécier la distance parcourue : un chemin que je n'aurais pu anticiper, mais qui m'avait appris l'art fragile et délicat d'être véritablement moi-même.

Chapitre 21 — Une enfance libre

Devenir mère à trente-deux ans fut le début d'une aventure aussi bouleversante qu'exigeante, un voyage où j'ai découvert en même temps que ma fille grandissait, une nouvelle version de moi-même. Je ne m'étais jamais vue dans ce rôle, et pourtant, dès que son cri inaugural m'a réveillée du rêve engourdi qui peut précéder ces instants, quelque chose s'est solidement ancré en moi. La parentalité m'a appris la patience à dénouer les nœuds d'une impatience latente, m'a rappuyée sur l'épaule d'une résilience parfois vacillante.

Vivre avec cet incroyable petit être a redéfini mes priorités, non pas sous la forme de sacrifices, mais en une prometteuse et fragile harmonisation. J'ai compris rapidement qu'élever un enfant, c'était offrir un terrain propice à l'exploration et à la découverte, en respectant son rythme propre, loin de tout impératif extérieur. Si mes paroles tentent souvent de l'orienter, c'est mon comportement qu'elle observe avec un regard acéré, décelant le moindre indicateur de fausse note. Dans ces moments, j'ai perçu l'influence subliminale de l'exemple silencieux.

L'histoire qui m'a marquée fut celle d'un appel à l'aide déguisé en livraison de vérité crue par une fillette de huit ans, franche et résignée face à la distance que j'avais sans le vouloir instaurée. "Maman, tu travailles trop, j'ai besoin de toi." Cauchemar, révélation ou les deux mêlés, ses mots ont provoqué quelque chose de tellurique en moi. J'ai su, dès cet instant de confession ingénue, que quelque chose devait changer. Le lendemain, j'aménageais mes journées, réduisant le travail, expulsant les charges superficielles, tâchant également de redéfinir l'équilibre de nos journées.

La présence auprès des enfants de mon entourage m'a fait comprendre que mon rôle ne consistait pas à figer un modèle. L'essentiel selon moi réside dans l'ouverture bienveillante de portes et non dans l'imposition de trajectoires. Une conviction s'est installée en moi, claire et précise : nous naviguons tous selon des cartes intérieures uniques. Être un guide signifie parfois savoir écouter plus que parler, marcher à ses côtés, se réjouir de ses découvertes, tout en dessinant avec discrétion les sillons des plans et des espoirs.

À la question de la place que j'endosserais en tant que grand-mère, je caresse l'idée d'une identité transporteuse de rêves nourrissants et de récits familiaux aux temps indécis. J'imagine donner le goût des histoires où tout est possible, naviguer dans

un temps élastique où l'abondance des lumières passagères est illuminée des ombres d'hier et des clartés de demain. Modelée par une discréction attentive, mais ferme, mon rôle serait celui d'une confidente intrépide et souriante, une synergie de calme et de joie. Une présence solide, propice à la fécondité des grandes rêves qui se tissent fil après fil dans le tissu du temps.

Ainsi, guider les nouvelles générations ne se mesure pas aux kilomètres parcourus ensemble, mais en moments intenses partagés, en éclats de joie et en confidences murmurées. C'est une danse délicate entre l'ardeur de l'instant et la tendresse d'un avenir partagé. Peu à peu, je commence à comprendre cette musique douce et inspirante, une composition inachevée à laquelle j'apporte désormais mes propres mesures, dans lesquelles je rêve de conserver le souffle léger de ma mère, Françoise, quand elle me lisait les histoires les plus fantastiques.

Chapitre 22 — Un espace de souvenirs et de renouveau

La famille, ce territoire fluctuant, a déployé sa carte mouvante sous mes yeux au fil des ans, tissant une tapisserie à la fois dense et aérée. De mes trente à mes cinquante ans, son architecture s'est métamorphosée, oscillant entre éloignements et rapprochements, comme un arbre qui étire ses branches vers de nouveaux horizons tout en conservant ses racines profondes.

J'ai vu les liens se détendre à travers l'arrivée de ma fille, centripète autour de laquelle nous avons gravité, tendrement, puis en lâchant prise, pour qu'elle déploie ses propres ailes. Le départ à la retraite de mes parents a marqué un tournant. L'espace qu'ils laissaient vacant n'était pas fait d'absence, mais d'une nouvelle dynamique où temps retrouvé rime avec épanouissement personnel. Pourtant, les rapports familiaux, autrefois peut-être trop emprisonnés par les obligations et la convenance, se sont assouplis, laissant place à une authenticité que les années ont rendue précieuse.

Un événement est venu ponctuer ce cheminement. Le décès de mon oncle préféré, cet être de nuances et d'anecdotes colorées,

a été un séisme doux, me renvoyant aux clichés sépias des albums de famille où nos rires et nos histoires vivaient encore. Sa disparition m'a reconnectée à mes racines, mais pas seulement par le biais de la nostalgie d'une famille entremêlée de souvenirs et de rumeurs d'enfance. Ce fut un moment de clairvoyance, une révérence à la mémoire qui m'a intimé la nécessité de témoigner. Être à la fois l'héritière et la transcriptrice de ce récit familial m'a profondément émue et inspirée.

À travers ce prisme, l'équilibre entre mon individualité et mon rôle familial s'est redessiné. Les années et ces secousses émotionnelles m'ont appris l'art délicat de poser des limites. J'ai poliment mais fermement occupé l'espace qui était le mien, sans céder à la culpabilité. Garder des moments gravés seulement pour moi, sans défense à ériger, est devenu crucial et salutaire. Cela m'a permis de créer une frontière, non pour exclure, mais pour mieux cultiver les terrains fertiles de ma vie intérieure.

Quant aux traditions, celles qui résistent aux embruns du temps et des habitudes changeantes ont trouvé en moi un fervent défenseur. Parmi celles-ci, les repas du dimanche. Décrochés du tintamarre hurlant des téléphones et autres interférences modernes, ils sont un rituel indispensable. Une parenthèse

sacrée de rires éclatants, une chorale de voix entremêlées relatant des fables d'antan, mouvantes mais si réconfortantes. Ces moments-là ne sont pas simplement la mesure du temps familial retrouvé, mais une célébration orchestrée du lien perpétuel qui prend forme, se délite et, tout à coup, se resserre comme une étreinte.

Avec le recul, la famille apparaît comme un espace certes instable, mais où la souplesse prime sur toute autre qualité. Elle n'est ni un carcan, ni une prison dorée, mais un appui silencieux, un terrain d'évolutions infinies. C'est le miroir des reflets changeants où se télescopent souvenirs, espoirs futurs et le présent à savourer. Un lieu d'ancrage et d'envol, d'échanges et de silences partagés. Une œuvre en éternelle construction, sécurisée dans sa précarité. C'est ainsi que je la contemple, pleine de gratitude, à cette étape de ma vie.

Chapitre 23 — Les Vagues de la Métamorphose

À l'orée de la trentaine, ma vie s'est retrouvée exsangue de certitudes, tel un bateau privé de ses amarres. L'époque était marquée par une rupture déchirante, un love story devenu l'ombre de lui-même, venant ébranler la façade soigneusement construite de ma vie quotidienne. Les doutes professionnels se pressaient à la fenêtre de mes songes nocturnes, me faisant osciller entre ce que j'étais et ce que je désirais ardemment devenir. Cette période, que d'aucuns pourraient qualifier de crise identitaire, a brisé mon illusion de contrôle, m'obligeant à arpenter de nouveaux rivages intérieurs.

Ravagée par un sentiment de perte de repères, je me suis surprise à mendier l'aide d'autrui—aider m'était jusqu'alors apparu comme un aveu d'insuffisance. Mais ce chemin tortueux de vulnérabilité a fini par capter des espoirs sans même que j'y prenne garde. L'écriture, cette amie inaliénable, m'enveloppa dans sa chaleur apaisante. Les mots devenaient ma boussole dans une tempête intérieure effrénée. Parallèlement, la thérapie dessina un sentier balisé dans ce chaos émotionnel, me révélant des perspectives nouvelles que je n'aurais osé effleurer d'un regard auparavant.

Deux amies, telles des phares incontestables sur l'océan de mes désarrois, furent des ancrages silencieux mais indétrônables. Sans fanfare ni éclat, leur présence ordonnait au jour de se lever. Que pouvais-je désirer d'autre que cette fidélité indéfectible ? Elles n'en étaient peut-être pas conscientes, mais leur appui était le canevas sur lequel je pouvais redessiner la carte de ma reconstruction.

Puis, vint un week-end solitaire à la mer, où l'horizon infini appela un souvenir de tranquillité enfoui en moi. Mes pieds foulèrent longtemps le sable, plus proches du ressac que je ne l'avais jamais été dans mes tourments intérieurs. Les larmes jaillirent, lave brûlante emportant les échos froids de mes inquiétudes. Ce n'est que lorsqu'elles se tarirent que je perçus un apaisement, une sorte de paix fragile mais solidement enchâssée dans mon cœur. Peut-être était-ce cette mer majestueuse en perpétuelle danse, qui, sans bruit, commentait la permanence de la vie au-delà du tumulte.

Aujourd'hui, je regarde en arrière avec un regard neuf, reconnaissant que cette mue fut à la fois douloureuse et salvatrice. Laisser derrière moi l'ancienne peau de mes certitudes et mes attentes n'avait rien d'agréable, mais la beauté de ma renaissance transcende tout murmure de regret. Mon identité, autrefois profondément imbriquée dans le regard

de l'autre, est désormais forgée par ma propre perception, mes propres poèmes intérieurs.

Je sais que je ne reviendrai plus jamais à celle que j'étais avant ce naufrage symbolique. Et en vérité, je n'y aspire pas. Parler avec mes mots nouveaux, vivre dans les contours de ce soi rénové représente non seulement un renouveau inespéré, mais une libération essentielle. Dans la ronde infinie des marées de la vie, il semble que pour toucher certains rivages, il faut accepter de se perdre à d'autres.

Chapitre 24 — Renaissance à l'Orée du Bois

Ce matin-là, une lumière douce inondait la pièce à travers les rideaux entrouverts. Me réveillant lentement, j'éprouvais une sérénité que je n'avais plus ressentie depuis fort longtemps. Mes yeux, s'ouvrant peu à peu à la clarté du jour, se posèrent sur une photographie posée délicatement sur ma table de nuit. Elle datait de la veille, immortalisant un moment que je considérais désormais comme un tournant, une résurgence inattendue de mon sourire d'enfant. Un de ces sourires qu'on croyait perdus dans les méandres des années. Sous ce jour nouveau, l'image avait pris une teinte presque dorée, comme la promesse d'une aube inespérée.

Il y a quelque chose d'immensément libérateur dans le geste de reprendre un crayon, d'emprunter à nouveau le chemin familier, poussiéreux mais doux, de l'écriture. Après plusieurs chutes silencieuses, ce retour en moi-même n'avait rien d'anodin. Longtemps, la feuille de papier était restée blanche. N'étant ni défaite, ni apaisée, j'avais simplement oublié comment lui parler, comment tracer les contours de mes pensées. Mais l'appel de mes rêves d'enfant, lointain mais tenace, avait fini par briser le fardeau d'une amnésie créatrice.

C'était au détour de cette réconciliation avec ma plume que j'ai sauté le pas, trouvant au fond de moi l'énergie nécessaire pour avancer. Me reconnecter à cette pulsion initiale – ce désir pressant d'émouvoir, de susciter, de transmettre – a réveillé quelque chose d'ancestral qui dormait dans le cocon de mon silence. Cette sorte d'héritage que ma mère, Friande des mots, m'avait inconsciemment passé. Elle qui, une vie durant, avait su transformer notre quotidien en aventures poétiques par la force d'une simple histoire chuchotée.

Publier une nouvelle dans un recueil collectif s'érigea alors comme un phare qui guidait mes pas dans cette forêt colorée par l'automne, symbole de tout ce renouveau. L'acte de rédiger, de mettre à nu l'intime devant les autres, cette fois devant les lecteurs, avait mis à découvert de nouveaux aspects de moi-même. Tentant le lâcher-prise, je découvrais des charmes insoupçonnés dans l'abandon et l'acuité d'un humour renouvelé, façonné par le passage du temps.

Ainsi, comme une forêt en automne, je laissais choir les anciennes feuilles pour habiller mon présent de nouvelles possibilités. L'automne n'était-il pas plein de contrastes et d'aventures naissantes, où chaque chute entraînait ses promesses, et où, même dans le déclin de la saison, la continuité silencieuse de la vie persistait?

Cette renaissance m'offrit l'image révélatrice d'un passage à travers une lisière mystérieuse. Sur ce chemin intime, conçu d'hésitations et de tendresses, quotidien et extraordinaire s'entremêlaient sans cesse. Et dans cette danse des contraires, les cicatrices s'estompaient, légères comme des souffles, témoignant du fait qu'un monde se fondait sous mes pieds... plus solide que celui d'avant.

Chapitre 25 — Traversées

Le tournant de la quarantaine m'a semblé agir sur moi comme un coup de vent irrésistible, aussi puissant que les bourrasques du Québec, où mon cœur a voyagé à plusieurs reprises. Je me suis plongée dans cet univers vibrant de nuits étoilées et de lacs miroitants pour découvrir une part de moi-même que je ne soupçonnais pas. C'était un territoire de résonances intérieures, où les vastes forêts québécoises murmuraient des vérités anciennes à travers les pins et les érables. Là-bas, j'ai perçu un écho de liberté profonde et une certitude tranquille en me promenant dans les sous-bois, où le silence semblait donner naissance à des réponses.

Mais mon exploration ne s'est pas limitée à cet horizon géographique. La maternité, une aventure intérieure encore plus exigeante, m'a portée vers des sommets d'émotion insoupçonnés. Porter la vie puis nourrir une nouvelle existence a réveillé des peurs cachées autant que des bonheurs étincelants. En berçant ma fille dans le calme des premières nuits, j'ai vu défiler les promesses que je voulais lui faire, telle une litanie de rêves tissés de tendresse et de détermination. Devenir mère m'a appris une patience infinie, une attention à

l'émerveillement du quotidien renouvelée avec chaque sourire de mon enfant.

Simultanément, mon cheminement professionnel me poussait vers d'autres rives, celles de la formation. Travailler dans ce domaine, orchestrer l'éveil de nouvelles connaissances en autrui, sollicitait ma créativité et mon aptitude à écouter activement. Dans un atelier d'écriture destiné aux femmes migrantes, chaque récit partagé était comme une prière fragile suspendue dans l'air. Cet espace collectif, fait de mots et de silences, m'a enseigné plus que tous les cours que j'avais fréquentés : l'humilité d'ouvrir grand mon cœur et d'émerger moins jugeante, plus accueillante à la diversité des expériences humaines.

L'audace, enfin, s'est manifestée sous des formes inattendues. Me tenir debout sur une scène pour confronter mes angoisses devant un auditoire de deux cents personnes était un défi vertigineux. J'avais accepté cette attaque de trac, comme on accepte une tempête annoncée, cachant mes doutes sous une apparence sereine. La peur de faillir, je l'ai transformée en un élan vital. Ce soir-là, en sentant l'attention vibrante de mon auditoire, mes nerfs tissèrent un fil solide que je pourrais suivre à jamais : celui du courage.

Et maintenant, mon âme cherche un nouveau souffle. Au seuil de l'infini de chaque marche solitaire que j'envisage sur les chemins sinueux, je rêve d'écrire le carnet de cette introspection voyageuse. Chaque pas rempli d'espoir et de battements fiévreux du cœur serait une ligne de plus dans un livre que je n'ai pas encore rédigé, un livre qui témoignerait d'une quête inlassable de vérité et d'autonomie. C'est là que réside mon désir, nourri de tous ces territoires et de ceux à conquérir encore.

Ainsi, entre traversées concrètes et paysages intérieurs, entre microcosmes familiaux et plongées solitaires, ma vie s'est dessinée en reliefs hétérogènes d'exploration. Chaque pas, chaque geste m'a amenée plus près de cette version de moi-même, authentique et audacieusement inachevée.

Chapitre 26 — Le Souffle de la Cohérence

Je suis assise sur un banc en bois usé, installé dans une petite salle de conférence discrète, à l'écart de l'agitation urbaine. Au bout de la pièce, une femme parle avec passion. Ses mots résonnent d'une simplicité rare, dépouillés d'artifice et de fioritures. Elle raconte sa quête de sens, partageant son adoption volontaire de la simplicité comme un art de vivre. Chaque phrase est une plume légère posée avec soin sur la toile de mon esprit, éveillant en moi une envie pressante de redessiner mon propre tableau de vie. La conférence sur la simplicité volontaire devient un espace de réflexion magistral où chaque idée trouve son écho dans mes aspirations profondes.

Je sors de cette salle avec un désir méconnu jusqu'alors : désencombrer mon existence des surplus, des faux-semblants et des rituels d'automate que j'avais laissés définir mes journées. C'est un bouleversement intérieur, intime, presque imperceptible à ceux qui me croisent dans la rue juste après. Pourtant, tout en moi résonne de cette volonté de retrouvailles avec l'essentiel, pure et limpide comme le son d'une cloche dans le silence de l'aube.

Dans les semaines qui suivent, un processus de réinvestissement spirituel et professionnel s'amorce. Inspirée par cette nouvelle quête de cohérence, je décide de réduire mon temps de travail. Ce n'est pas un acte de fuite, mais bien une volonté d'aligner le métier avec des valeurs profondément ancrées en moi mais trop souvent ignorées. Dire non devient une libération précieuse. À plusieurs reprises, je décline des opportunités qui, quoique prometteuses, apparaissent désormais déconnectées de ce que je considère essentiel : l'authenticité, la sobriété heureuse et l'esprit de communauté.

Cette reconversion du quotidien me conduit à dire non non pas par dédain, mais par choix. Le refus s'avère plus fort, un ancrage dans ce qui doit compter. J'épure mon existence des distractions futiles qui me dévoraient sans m'écouter. Je réorganise mes priorités, plaçant les qualités humaines au cœur de chaque relation renforcée par cette transition. Avec de nouveaux rythmes, des pauses s'immiscent à mon hasard organisé. Elles m'apportent ce que je n'offrais qu'à contremps : temps, moments suspendus, enfin.

Ainsi, petit à petit, je bâtis mon univers intérieur à l'image d'une cabane en bois nichée au cœur de la forêt. Elle devient le symbole parfait de ma réinvention. Ses quatre murs, simples mais robustes, ne m'enferment pas; ils m'abritent de la fureur

du monde extérieur. Cet espace, cocon où se déploient mes envies, mes aspirations, et mes inspirations, est habité par ce que je chéris désormais tout entier : la cohérence entre mes choix, mes principes et mon quotidien.

Par ce retour serein vers une vie rightful, j'écris une nouvelle page de mon existence, une alliée face aux incertitudes à venir, rassurée d'être moi-même pleinement, authentiquement, dans chaque choix et rencontre. La cabane forestière ne me quitte jamais, vestale de ma re-née pertinence.

Chapitre 27 — L'Affranchissement des Cœurs

En avançant dans la vie, un jour vient où l'enfance desserre doucement son emprise, nous laissant face aux reflets mouvants de nos aspirations profondes. Mon voyage vers la maturité a été jalonné de ce lent divorce avec les faux-semblants qui autrefois structuraient ma compréhension de l'amour. Loin des quêtes désespérées pour plaire ou séduire, je ressens aujourd'hui un besoin viscéral de relations authentiques. La profondeur et la vérité surpassent désormais toute forme de masques ou d'illusions rassurantes. Ainsi, en prenant ce chemin de sincérité, j'ai appris à me découvrir telle que je suis réellement, riche de mes fragilités.

Je me souviens précisément de cette rencontre à l'âge de quarante-deux ans, qui redéfinissait les contours émuossés de ma vie sentimentale. Elle fut brève, intense, un souffle. Cette relation n'exigeait pas de moi un changement ou un compromis douloureux, mais elle révélait une facette longtemps étouffée, celle de la femme capable de vibrer à nouveau, envers et contre tout. En n'exigeant ni promesse ni continuité, elle m'a enseigné l'art délicat d'être soi-même sans s'y perdre. Les émotions brutes, quoique furtives, ont ressuscité en moi ce sentiment

vibrant d'être pleinement vivante. Comme un rayon de lumière venant traverser un vitrail oublié, elle m'a littéralement illuminée.

Cette découverte tardive a levé le voile sur une vérité personnelle : un espace de solitude et de liberté où l'indépendance peut prospérer est essentiel à ma manière d'aimer. L'humour, quant à lui, bien plus qu'une simple coquetterie de l'esprit, s'est avéré être l'un des ciments inaltérables de ces liens. Il ricoche, léger comme un charme discret, et ses éclats de rire unissent là où les mots parfois échouent. En redessinant doucement le cercle des possibles, j'ai fini par repenser cet équilibre fragile entre moi et l'autre, entre nous et le tout.

À l'âge adulte, les relations ne sont plus le théâtre de longues poursuites illusoires de perfection. Elles demandent une souplesse tranquille, comme un roseau qui courbe sans rompre, une écoute attentive rythmée par le battement doux de nos hésitations partagées. C'est sans doute cela, refaire l'amour à l'âge mûr : savoir se réinventer, s'accorder à la musique des différences, bâtir des ponts au-dessus des maladresses et des ombres du passé. Ce sont des défis tendres, des beautés réelles à cueillir patiemment.

Désormais, je conçois l'amour comme une rencontre perpétuelle d'eaux calmes, se rejoignant en un delta de complicité et de tendresse. Chaque relation devient le terrain infini de dialogues silencieux mais profonds, d'une poésie sous-jacente vibrant à même les silences. Pour continuer à aimer, il me faut la confiance, la liberté de parcourir mes chemins de traverse sans laisser la lourdeur du temps les flétrir. Il me faut aimer dans une danse sans précipitation, où le rythme même est la sincérité du cœur, écrivant inlassablement la symphonie douce d'une tendresse partagée, sans condition ni contrainte.

Ainsi s'écoule le temps, jouant du délicat équilibre où l'identité se tisse entre l'amour des autres et l'amour de soi, entre l'entrée et la sortie de ces vies entrelacées. Moi qui étais en quête de profondeur à travers les masques de l'inutile, je réalise que ma maturité m'emmène, affranchie et apaisée, vers cet amour libéré de l'insistance et de l'irréel.

Chapitre 28 — L'Étoffe des Amitiés

En naviguant à travers les méandres de ma vie, j'ai découvert que l'amitié s'apparente davantage à une rivière qu'à un arbre séculaire, avec ses affluents qui arrivent et repartent, silencieusement, suivant un rythme propre. Je me souviens d'une époque où l'amitié se fondait sur la proximité immédiate, un élan presque fusionnel de jeunesse où l'on pensait que rien ne nous séparerait jamais. Mais le temps a progressivement sculpté ma vision, révélant la nature éphémère de certaines amitiés, sans que cela n'enlève à leur beauté.

Il m'est clairement apparu que certaines amitiés servent leur temps, jouent leur rôle, puis s'effacent avec la douceur d'une soirée de printemps. J'ai appris à accueillir le caractère saisonnier de certaines relations, acceptant que parfois, la vie choisit pour nous, dressant des chemins divers pour chaque voyageur. Néanmoins, ces départs n'en sont jamais vraiment ; ils restent gravés, prêtant une douceur nostalgique à la danse des souvenirs qui me hantent avec une tendresse infinie.

Il fut un jour une randonnée qui cristallise à mes yeux l'essence des amitiés véritables. Je me trouvais au cœur de paysages

grandioses, perdue dans l'immensité d'une nature qui semblait vouloir nous rappeler combien nous sommes infiniment petits. Trois amies m'accompagnaient, leurs présences familières tissant un cocon de bienveillance autour de nous, loin du tumulte du quotidien. En délaissant nos téléphones et les intrusions incessantes du monde extérieur, nous avons renoué avec la simplicité heureuse des discussions ininterrompues, où surgissent les rires des confidences partagées. Cette parenthèse temporelle renommée à jamais clameuse de vérité et de chaleur.

Le passage à la parentalité a redessiné les contours de mes priorités, impactant inévitablement les liens qui me reliaient aux autres. De même, les déménagements, ces soupirs géographiques, ont souvent délié mes attaches. Pourtant, la magie de certaines affections demeure inaltérable. Ce sont celles où l'on se comprend sans avoir besoin de se voir. Je suis réconfortée par la certitude que les amis véritables habitent des dimensions où les silences n'ont rien de pesants et où les absences ne rompent jamais la trame de nos vies partagées.

Aujourd'hui, les amitiés jouent le rôle de fondations inébranlables sur lesquelles repose mon équilibre personnel. Ces amis, par quelques gestes ou un élan de voix, me présentent un miroir honnête de moi-même. Les refuges

affectifs qu'ils offrent sont des havres où l'âme trouve ce vibrant sentiment d'être accueilli sans condition. Les liens se déploient alors comme les branches d'un vieil arbre, leur ombre protectrice n'exigeant ni plus ni moins que d'être soi-même.

La solidité d'une amitié véritable, avec le recul des années, s'accroche aux piliers de l'écoute et du respect des évolutions de chacun. Je chéris ces engagements mutuels qui n'attendent pas de l'autre des idéaux irréalistes mais qui applaudissent le foisonnement complexe de nos vies humaines. Si demain la vie m'amenait à rouvrir la route en solitaire, je le ferai avec la conviction que ces relations demeureront mes compagnons de toujours — l'éclat brillant, riche de nuances et couleurs qui continueront de teindre mon horizon de douce constance.

Chapitre 29 — Au cheminement des passions

À l'orée de mes quarante-cinq ans, je prends le temps de me retourner sur ce chemin subtilement accidenté qu'a été ma carrière professionnelle. Si étrange qu'il paraisse, je ne vois ici ni un parcours linéaire ni un simple curriculum être patiemment déroulé comme un tissu ordonné. Non, ce fut davantage une série de plongées audacieuses dans le tumulte des passions, avec en fil rouge une constante intrépidité.

La première dérivation significative eut lieu lorsqu'un matin, le cœur battant à toute allure, j'ouvris mon atelier d'écriture solo. Simple cadre de bois et de papier, ce refuge exigeait des mots la verve simple et vraie, dénudés de toute sophistication inutile. Ce furent les premières pages de ce renouveau intérieur, rédigées avec une authenticité débordante. J'y trouvai une plénitude nouvelle, une assiette accordée à la mesure de mon univers sensoriel : j'étais enfin à ma place. Les sonorités de ma voix prenaient sens à travers mes doigts, et dans cette simplicité expérimentale, je m'accordais la liberté d'être pleinement moi.

Évidemment, le chemin n'a pas été exempt d'échecs, ce qui m'a initiée à l'art délicat de la résilience. Le souvenir d'un projet écroulé sous le poids d'un financement avorté me revient parfois. Ce qui aurait pu apparaître comme une impasse devint une école de vie, me révélant avec fracas l'importance de garder confiance en cette quête rarement rectiligne. Ces expériences désappointantes forgèrent peu à peu la trame de mon optimisme. Elles me permirent de transformer les défaites apparentes en autant d'apprentissages fertiles.

L'évolution de ma vision du travail dans ce théâtre improvisé se fit compagne de mes aspirations. Transformant l'instrument rigoureux du "gagne-pain" en une douce mélodie introspective, j'appris à valoriser son sens profond, le plaisir qu'il suscitait, plaçant la joie d'épanouissement personnel en son cœur. Traversant les saisons de ma vie, j'en vins à percevoir le labeur non plus comme un simple fardeau, mais comme une formidable expression de soi. Un crédo devenu indispensable, tant fut évanoui le sable mouvant de l'ambition pour elle-même.

Maintenant, les perspectives, bien que pragmatiques, révèlent des rêves inédits se fondant sur des élans altruistes. Ainsi, se dessine en filigrane le projet d'aider d'autres femmes à narrer leurs histoires, à tisser des récits avec la singularité de leur

propre substance. Un projet entrepreneurial qui éclôt dans l'imaginaire : ouvrir un jour une petite maison d'édition indépendante, laquelle insufflerait aux trésors littéraires une existence tangible.

Ainsi, mon parcours se fait chant côtier, libre par essence, dirigeant vers l'horizon de conquêtes embaumées qui stimulent encore mes rêves éveillés. Ces piliers solides que sont rester soi-même et garder l'élan créateur restent ancrés, effleurant le mouvement gracieux de mon demain incertain.

Chapitre 30 — Résonances

Dans les fragments de ma vie, se tisse une toile aux reliefs parfois douloureux, souvent captivants. J'ai découvert, à travers les affres de l'existence, que mes plus grands accomplissements ne se mesuraient pas aux étoiles que l'on coud sur les revers d'une veste. J'ose croire que ma vie, si étonnante dans sa modestie, réside dans ma capacité inébranlable à me relever après chaque tempête. Cette résilience n'est pas un don inné, mais plutôt un art que l'on apprend sous la pluie battante, lorsque seules la vigueur du vent et la rumeur de l'orage nous tiennent compagnie.

Ma fille, cette œuvre imparfaite mais infiniment précieuse, est un chapitre essentiel de mon livre intérieur. L'amour avec lequel je l'ai éduquée brille comme une véritable étoile, eclipsant toutes les incertitudes et les silences difficiles traversés. Je m'émerveille encore devant le dialogue silencieux qui s'est tissé entre nous, empreint de confiance et nourri d'une tendresse farouche.

Mais si ce récit devait contenir des ombres, je mentionnerais certainement les routes que je n'ai pas osé emprunter.

L'abandon d'une formation par peur, un regret planté dans les sols fertiles de ma mémoire. Pourtant, le temps m'a enseigné que, parfois, l'opportunité frappée s'en retour tandis qu'une autre surgit, réinventée. C'est un cycle mystique que je n'arrivais pas à saisir dans ma jeunesse, certaine que chaque chance manquée était, en elle-même, définitive.

Lorsque je rêve à l'ancienne Ana, jeune et vibrante de souhaits, je vois ceux qui ont eu la chance de se réaliser sous d'autres formes. Écrire s'est mué en un besoin vital, une danse intérieure dont j'ai appris la chorégraphie au fil des mots. Voyager, je l'ai fait sans cesse, parmi des paysages parfois connus, souvent inattendus. Vivre à l'étranger s'est avéré différent de l'idée romanesque que j'avais à mes dix-huit ans, se forgeant à travers des amitiés soudaines, l'éloge des différences et ces demeures temporaires pleines de soleil et d'étrangeté.

Aujourd'hui, si je pouvais tapoter la joue de la jeune Ana avec la sagesse que j'ai acquise, je lui murmurerais peut-être : "Aie confiance. Accepte que le doute est l'ombre qui souligne chaque pas du voyage. N'attends plus que le calme soit total pour te lancer." Chacune de ces leçons, tissée de doutes et de certitudes, illumine mon parcours de lumière douce et chatoyante.

Et si un fil devait envelopper ma vie, ce serait la quête irrépressible de sens; cet effort tenace d'authenticité tantôt douloureux, tantôt glorieux; cet élan créatif avec lequel j'ai construit mes jours. Mon histoire est illettrée de ressemblances anodines et magistralement ponctuée par des quêtes qui mènent parfois à de surprenantes victoires, et parfois me laissent explorer la mélodie silencieuse de l'échec.

Naviguer en équilibre entre tempêtes et accalmies, lever les voiles et accueillir le vent, telles sont les résonances qui m'accompagnent, telles sont les étreintes de ma musique intime.

Chapitre 31 — L'âge de la clarté

À l'aube de ma quarantième année, je me trouve sur un plateau rassurant, mieux adapté à moi-même que je ne l'ai jamais été. Chaque matin, la jeunesse s'efface dans le miroir, mais ce qui m'apparaît désormais, c'est une image plus nette, débarrassée des filtres imposés par les attentes et les incertitudes de nos jeunes années. Je me découvre plus alignée, plus authentique. Il est curieux de constater combien la vie se charge de nous lustrer avec la rugosité du temps, pour finalement nous révéler dans notre essentiel. C'est dans ces instants de clarté que je savoure le fait de savoir, enfin, ce que je veux, et peut-être plus encore, ce que je ne veux plus endurer.

Ces dernières années, un virage s'est opéré en moi. À l'ère des réseaux sociaux tapageurs et d'un monde toujours plus connecté, animée par le reste d'adrénaline juvénile, j'ai ressenti la nécessité de recadrer mes priorités, comme un retour aux sources. La simplicité est devenue ma boussole. Je me concentre sur l'ancrage, sur ces piliers invisibles mais robustes qui me rappellent l'importance de la présence, de cette substance rassurante qui nous assied confortablement en nous-mêmes. Des valeurs érodées par la dissipation et l'urgence

ambiante se rétablissent, je ménage désormais les espaces dans ma vie où la paix intérieure peut s'installer et se déployer en silence.

Se trouve enfouie dans ces rêves charnels une expérience récente, une retraite silencieuse qui m'a transformée. Privée de mots, le discours intérieur s'est apaisé et j'ai ressenti une sagesse latente, presque primitive, émerger de ce mutisme chargé — une meilleure amie silencieuse que j'avais négligée. Ce fut un retour à moi-même, un recueillement introverti mais fertile d'espoir. J'en suis ressortie enrichie, apaisée. L'urgence insaisissable des vocations extérieures s'est dissipée, laissant place à une sagesse plus simple et plus pure, invitant la lumière perdue à se frayer un chemin dans ce grand sanctuaire personnel.

Au cœur de cette transformation, j'ai progressivement redéfini ce que je considère être la réussite. Autrefois synonyme de défis dépassés et de reconnaissance extérieure, elle est devenue synonyme d'alignement intérieur, d'utilité, de joie quotidienne. Un sentiment que seule cette maturité tardive réussit à nous offrir sans réserve. Là où autrefois je cherchais la validation du monde entier, j'embrasse aujourd'hui la formidable richesse du contentement personnel, ce sentiment euphorique mais tranquille qui résiste aux tempêtes de l'égo et des apparences.

Ma perception de la maturité se grave aussi dans le reflet de ceux qui empruntent leur chemin avant moi. Je prends exemple sur une de mes amies, soixantenaire radieuse, libre, et drôle. Elle incarne une liberté et un quotidien délié que secrètement, je désire pour mon lendemain. Ce qu'elle m'a montré, avec une désinvolture joyeuse, c'est que vieillir n'est pas une abdication mais un art fécondé par l'authenticité. C'est la leçon la plus précieuse et l'ambition la plus noble : parvenir à naviguer la complexité du temps avec autant de clairvoyance et d'élégance qu'elle le fait, vivre cette délicieuse parenthèse qu'est la vie avec celui que nous devenons, sans concession mais avec une réjouissante autodérision.

Ainsi suis-je ici, à gravir cette chaîne des années sous le signe de la réalisation personnelle, animée par la vision d'une maturité faite possible, teintée d'essence et d'un pourpre d'éternité douce. Des années de clairvoyance naissante ; le sentiment apaisé d'une union enfin possible avec une existence consciente.

Chapitre 32 — L'audace de rêver

*

Je me tiens aujourd'hui à un carrefour de la vie, où les rêves tissés depuis l'enfance se frayent, doucement mais résolument, un chemin vers la réalité. Mon cœur porte encore l'ardent désir de publier un recueil de nouvelles. Ces histoires, précisément entrelacs de souvenirs et d'imaginaires, capturent la quintessence de la vie telle que je la perçois, avec ses replis subtilement nuancés et ses vérités universelles qui réclament d'être racontées. C'est un projet bercé dans les bras tendres de ma passion pour l'écriture, une initiative qui, comme une flamme vacillante, se refuse à s'éteindre même en pleine tempête.

Sur cette carte des possibles, je distingue également le chemin long et sinueux vers Compostelle, un pèlerinage emblématique que je rêve d'embrasser à chaque pas de mes pieds, chaque souffle de la nature alentour. L'idée de marcher, de m'essouffler jusqu'à l'essentiel, me captive. C'est moins un voyage qu'une quête, une promesse d'introspection et de sérénité.

Et que dire de ce désir persistant, ancré depuis tant d'années, d'ouvrir une librairie-café ? Ce doux rêve revient à intervalles réguliers, vibrionnant à la lisière de l'esprit chaque fois que mon regard se perd entre les allées d'une bibliothèque. Imaginer ce lieu à moi, ce refuge pour les âmes en quête de mots et de chaleur, résonne encore comme un élan enfantin mais terriblement affirmé. C'est l'union rassurante de la lecture, du partage et de ce murmure indéfini qui habite une page tournée.

Les voluptueuses terres d'Amérique du Sud me font aussi un appel discret, comme une invitation silencieuse à l'aventure. La pensée de partir à la découverte de ces paysages insaisissables, seul face à l'infini, m'exhorte à la liberté. Une part de moi désire se laisser envelopper par les sonorités passionnées de cette partie du monde, peut-être même apprendre à jouer d'un instrument. Une vigilance émue s'éveille dans mon cœur à ces promesses ensorcelantes.

Pour ces projets, je prépare mes pas avec soin, ne laisssant rien au hasard. J'épargne, aligne sagement mes finances comme un puzzle délicat, chaque pièce enharmonique avec la suivante. Le fait d'en parler autour de moi, fidèles témoins de mes aspirations, fait croître ces envies en confiances partagées,

comme le premier levant sur les persiennes d'une nouvelle journée.

Cultiver l'audace sans précipitation, voilà la boussole qui me guide. C'est un état d'esprit que je suis déterminée à nourrir : avancer vaillamment, sans craindre l'obstacle, mais sans hâter non plus le cours naturel des choses. Parce que la vie, avec ses méandres délicats, demande de parfois s'arrêter pour savourer ce qui est là, ouvert et vibrant, et permet aussi de rêver, ces songes infinis qui, tôt ou tard, bousculent le réel.

Chapitre 33 — L'Héritage de l'Écoute

Quand je pense à ce que je souhaite laisser derrière moi, ce n'est pas un monument de pierre ni des récits grandioses. Non, c'est une qualité plus évanescante, mais aussi plus durable : l'écoute. Un don qui n'exige que générosité et présence d'esprit, mais qui offre en retour un espace de liberté où chaque parole compte, chaque histoire trouve son écho. L'écoute n'est pas passive, c'est un art d'être là, véritablement, au cœur du moment.

Les souvenirs s'effacent parfois comme des coquillages emportés par les vagues, mais l'empreinte de quelqu'un qui a écouté avec attention peut durer au-delà des années. Voilà la mémoire que je souhaite intégrer dans l'âme des autres, leur faire comprendre qu'écouter n'est pas seulement un échange de mots, mais une ouverture totale où dicter des vies devient improbable, où transparaît l'habitude d'accueillir le souffle de chaque récit.

Je veux transmettre l'écoute, mais aussi l'art de sourire, l'éclat d'un humour que mon père Michel m'a transmis, subrepticement, à travers chaque tâtonnement du quotidien.

L'humour désamorce les tempêtes du cœur, balise de lumière quand le doute s'invite à table. À cela vient se mêler la curiosité, une de ces lanternes qui ne vacille jamais, nourrie enfant par Françoise, ma mère insatiable lectrice, conteuse habile de mondes inexplorés. Enfin, je veux offrir la tendresse, cette chaleur palpable qui fait du quotidien un terrain fertile pour l'amour.

Face à l'éternité, il semble futile de vouloir laisser sa trace. Pourtant, je rêve d'un héritage qui s'inscrirait moins dans un bien matériel que dans un passage humain. Peut-être dans la simple continuité de mon journal, gardien d'années de pensées, ébauche de mon voyage intérieur, depuis mon adolescence où confidence et papier se conjugaient tels deux amis intimes. Mais j'imagine aussi une fondation, édifice réel cette fois-ci, dédié à faire résonner l'expression des femmes, ce chant longtemps étouffé.

Si rester vivante dans le souvenir d'autrui constitue une fierté, c'une responsabilité audacieuse de raviver mon pas vers l'empowerment des anciens et le soutien des nouveaux. Je souhaite être vue comme une femme libre, sensible, dont l'existence était baignée par un amour chaud pour chaque instant, une avidité à saisir tout ce que la vie offre, même dans les petites doses.

Ce que je perpétue et remodie d'abord est sans aucun doute l'idée que la narration appartient à chacun, que l'on est tous bâtisseur d'histoires. Dans sa chambre feutrée ou en plein air, sous les tours silencieuses d'une cathédrale ou dans le murmure des allées boisées. Chaque récit mérite d'être honoré, démanteler l'hérésie selon laquelle la vulnérabilité serait une faiblesse. À mes yeux, elle devient une armure souple, permettant de danser à la spontanéité du monde.

Ainsi, je sculpte mon héritage de main invisible, seul témoin mes sentiers arpentés, que j'espère comme autant de chemins marquant les esprits. Que ce passage soit la promesse que chaque mot écouté et chaque histoire confiée constituent les vraies étincelles qui rendent ce monde vivant.

Chapitre 34 — Vers la Lumière Intérieure

La quête d'un sens profond et de la création a été, tout au long de ma vie, comme une rivière souterraine. Invisible aux yeux du monde, elle n'en restait pas moins puissante, sculptant ma trajectoire en un sillon secret mais inéluctable. Le cours de cette rivière fut altéré à plusieurs reprises, le plus radicalement par une année décisive passée au Québec. Ce séjour est devenu le pivot autour duquel mon destin s'est réarticulé. Je me rappelle ces paysages vastes, touchant presque l'éclat éthétré des étoiles, et cet air clair qui épousait ma peau avec une douceur réflexive. Là-bas, mes envies se sont cristallisées, différents rêves ont pris forme, tandis que ma confiance semblait pousser des ailes impalpables. Le Québec a été pour moi un terrain fertile où mes priorités se sont réordonnées clairement, tels des constellations dans un ciel hivernal.

En contemplant mon parcours, quelques fils rouges apparaissent avec plus d'évidence : le besoin presque viscéral de créer, inscrit en moi comme une seconde nature, et cette quête de sens, à la fois enrichissante et exigeante. Plus en toile de fond, l'envie tenace d'être utile aux autres s'est toujours manifestée, refusant l'idée d'une existence égocentrée. Et puis il

y a ces ruptures, fléaux nécessaires qui, bien que déchirants, m'ont grandie de l'intérieur, me laissant avec le frisson d'une essence reconnue.

Ces expériences m'ont façonnée à l'intérieur, faisant éclore en moi une résilience que je n'avais pas pressentie. Les moments d'une souffrance inavouée ont fait office de tremplins, sans jamais me soustraire à la nécessité de reconstruire. Il y avait pourtant un regret taraudant, un choix souvent perçu, celui de n'avoir pas su parler assez tôt. Être restée silencieuse dans des moments où la parole m'eût donné plus de pouvoir. Néanmoins, cette carence m'a appris à ne plus me taire, à tisser désormais mes mots avec la force ténue mais inaltérable de l'acier.

En me retournant pour scruter l'histoire jusqu'ici écrite, je me plais à l'imaginer sous la forme d'une rivière souterraine. Cette métaphore a un goût particulier, elle cristallise une vérité intime : un flux constant, caché mais infiniment perceptible, avide de lumière. Je sens que cette rivière me mène toujours un peu plus vers la clarté, chaque méandre est un passage vers la découverte de moi-même, révélant des territoires que je n'avais pas encore explorés. Avant même d'atteindre l'inéluctable lumière, j'ai déjà découvert l'harmonie d'une destinée en mouvement.

Chapitre 35 — Vers l'horizon du possible

Je me tiens à ce carrefour étrange de la vie où les rêves d'hier, douce étoffe d'utopies, commencent à se mêler à de nouvelles aspirations, celles qui tissent prudemment la toile de mon avenir. L'idée de ce que pourraient être mes dix prochaines années se construit dans une quête de simplicité, une ancre jetée au milieu d'un océan parfois tumultueux. Et tandis que les vagues du passé érodent doucement les rivages escarpés de mes ambitions d'antan, je me surprends à désirer un quotidien apaisé, entouré d'âmes aussi sincères que chaleureuses, tout en gardant intact le feu sacré de la création.

La notion de transmettre s'installe en moi comme une évidence. Partager le chemin parcouru, les leçons et les blessures cicatrisées devient une urgence douce. C'est surtout auprès des femmes, mes sœurs de cœur et de résilience, que je pressens cette envie d'accompagner, cette mission délicate de leur insuffler la force de se redresser sous le poids des défis. Mon ambition s'émancipe dans une sagesse empreinte de joie, une clarté qui éclaire désormais le moindre de mes gestes.

Pourtant, au-delà de cette transmission, réside en moi le désir de cultiver mes propres ressources intérieures, celles qui m'ont toujours guidée : la souplesse d'esprit, cet art lumineux de la surprise, cette soif d'émerveillement à chaque lever de soleil. Tel un équilibriste sur son fil, je veux continuer à maintenir la justesse entre l'acceptation bienveillante de moi-même et cette indomptable curiosité, -océane- qui me pousse vers l'horizon.

Si je pouvais faire parvenir un message à la moi des années futures, je lui murmurerais tendrement : "Tu peux être fière. Continue à aimer, à écrire, et à écouter les silences." C'est un mot d'encouragement, un serment solennel scellé à l'audace de mes mutineries intérieures. Au pied de l'escalier temporel s'inscrit l'empreinte de mon avenir, parsemée de paix toujours renouvelée, de mots attendrissants qu'il faut caresser pour qu'ils tintinnabulent sous les voûtes de la page blanche.

Enfin, dans l'effervescence des journées sens dessus dessous, j'entretiens une vision lumineuse du bonheur—compagne fidèle des moments audacieux et de ceux qui palavrent dans le murmure des feuilles. Mon projet ne se borne pas à l'accomplissement solitaire, mais s'épanouit dans l'harmonie douce d'un dialogue sincère avec mes semblables, ces liens tissés de vérité, éclairés par la lumière naturelle qui s'infiltre généreusement dans les interstices de chaque rencontre

précieuse. Mon horizon de demain se pare des rêves qui, parfois rangés dans les tiroirs de l'essentiel, s'animent à la faveur des espaces où ressuscitent silencieusement nos empreintes évanouies.

Ce chapitre n'est qu'une page volée d'un livre sans fin, pourtant il porte en lui le parfum subtil de mon devenir serein, tout en s'engageant résolument vers le possible, là où voguent aujourd'hui mes désirs de demain. Que reste-t-il sinon de rêver infiniment et d'espérer que ces compagnons de toujours, la curiosité et la bienveillance, demeurent mes plus fidèles alliés ? Ma plume s'ouvre, laissant un espace parmi les mots pour accueillir, chemin faiseur, un pas après l'autre, dans le mystère des jours.